

L'invasion mongole a profondément modifié les rapports de forces en Europe de l'Est et du Sud-Est, ainsi qu'au Proche-Orient. La deuxième invasion mongole de Tamerlan se solde par l'affaiblissement puis l'éclatement de la Horde d'Or et, au Proche-Orient, par la disparition des Sultanats Seldjoukides. Le jeune Empire Ottoman est lourdement touché mais se relève rapidement.

Dans les bouleversements provoqués par les invasions mongoles, les voisins immédiats de l'Empire Ottoman en sortent diminués ou ont disparu. Sous la conduite de souverains de valeur, cet Empire nouveau-venu a désormais la possibilité de s'affirmer jusqu'à devenir l'un des plus grands Empires de l'Ancien Monde.

L'EMPIRE OTTOMAN : (1299-1923)



Le Bey Osman 1er

L'Empire Ottoman, *Osmanii Devleti* (1299-1923), est issu d'un petit *Beylik* (Emirat) de la tribu turkmène des Oghouzes présente dans les steppes de l'Anatolie Centrale au milieu du 13ème siècle. A la tête du clan Oghouze des *Kayı*, le **Bey Osman 1^{er}** (*Uṯmān*, *Othman*) s'empare en 1299 de la ville byzantine de Mokadène (aujourd'hui Bilecik) dans le nord-ouest de l'Anatolie. Osman unit plusieurs tribus Oghouzes, ce qui lui vaut d'être proclamé *Khan*. Il étend ses conquêtes à l'ouest sur les Byzantins et à l'est et au sud sur d'autres tribus turques.



Le sultan Orhan

Son fils **Orhan** lui succède vers 1324 et continue la politique expansionniste. Orhan dénonce sa vassalité envers le Sultanat Seldjouqide de Rum (Iconium), bat Andronic III et s'empare de Nicée (aujourd'hui Iznik) et Nicomédie (aujourd'hui Izmit) en 1331, puis de l'Emirat de Bergama (Pergame) et de sa flotte en 1345.

Les guerres civiles byzantines lui permettent de pénétrer en Europe avec ses guerriers, engagé par l'Empereur de Constantinople Jean VI **CANTACUZÈNE** en 1347 pour lutter contre l'Impératrice douairière Jeanne **DE SAVOIE** et son fils l'Empereur-enfant Jean V **PALÉOLOGUE**. Orhan devient l'allié indispensable de l'Empereur Jean VI **CANTACUZÈNE** dont il épouse la fille Theodora **CANTACUZÈNE**.

Outre ses opérations militaires en Thrace, Orhan continue la conquête de l'Anatolie, avec Brousse (aujourd'hui Bursa) où il transporte sa capitale, et Ancyre (aujourd'hui Ankara). Il s'empare de Chalcédoine (aujourd'hui Kadiköy) en 1352, sur la rive du Bosphore face à Constantinople. En 1354 son fils aîné, Suleyman Paşa, profite de l'évacuation par les Byzantins de la ville détruite par un séisme, pour s'installer dans les ruines de Gallipoli (aujourd'hui Gelibolu) qui, une fois ses murailles relevées, devient le point de passage des Ottomans vers l'Europe. A la mort d'Orhan, son fils Murad lui succède.

Murad 1^{er} Hüdavendigâr (1362-1389) achève la conquête de la Thrace, s'empare d'Andrinople (aujourd'hui Edirne) en 1367 et y établit sa capitale. Tout en conservant le titre mongol de *Khan*, il prend celui de Sultan et réorganise l'Empire Ottoman, notamment les finances, l'armée et le gouvernement. Fait nouveau, en rupture avec la tradition des hordes turco-mongoles, Murad 1^{er} prend soin de ne pas nommer de membres de sa famille à des postes importants afin de les priver de tout support en cas de rébellion.



Le sultan Murad 1er

De la même façon, ayant de fait éliminé le conseil clanique, il institue le Divan (*Diwan*) qui réunit les ministres, nommés et révoqués par lui, dans un conseil du trône. Le *diwan*, large siège garni de coussins et où l'on s'assied en tailleur, est l'équivalent turc du trône occidental. Le *Veizir-i âsam* ou Grand Vizir, choisi parmi ses fidèles, est le principal collaborateur du Sultan et est à la tête du gouvernement, à la façon d'un Premier Ministre. Le *Veizir-Mukhtâr*, sorte de Ministre Plénipotentiaire en général chargé d'une mission précise, représente le Sultan à l'étranger (Ambassadeur) et dans certaines provinces de l'Empire.

L'Empire Ottoman étant toujours plus vaste, Murad 1er le découpe en deux entités, l'Anadolu (Anatolie) pour l'Asie Mineure, et la Rumeli (Roumélie « pays des Chrétiens)) pour les possessions d'Europe égéo-balkaniques.

Les réformes militaires modifient pour une bonne part l'armée ottomane qui est jusqu'alors essentiellement une cavalerie des steppes, organisée en orda (horde), ce terme désignant dorénavant certaines catégories ou corps de la nouvelle armée turque. Le Beylerbey est le commandant en chef de l'armée et ne reçoit ses ordres que du Sultan. Dans les conquêtes récentes, Murad 1er met en place le système du timar, sorte de fief attribué à un cavalier, le Sipahi ou Spahi (Cipaye), ce qui permet d'assurer le financement d'une importante cavalerie tout en quadrillant le pays. Le Spahi réside dans son timar, et habite dans une tour fortifiée, la kule. Il s'agit, dans les Balkans, d'un édifice de plan carré dont le rez-de-chaussée, en maçonnerie de pierre et sans fenêtre, est percé d'une seule porte et abrite bêtes et provisions. On accède à l'unique étage par un escalier intérieur, souvent une échelle de meunier en bois. Cet étage, planchéié, est bâti en colombage avec hourdis de torchis, parfois de briques. Le toit, en pyramide basse, est couvert de dalles de pierre. Cette kule très sommaire évolue avec la richesse du timariote en se complétant d'annexes et d'une cour close de hauts murs. L'étage se dote de fenêtres de plus en plus larges, en encorbellement, pour aboutir au konak, sorte de ferme-manoir plus ou moins fortifiée par ses murs d'enceinte et son premier niveau en pierre. Cette architecture ottomane se répand dans tout le sud-est européen, et est souvent à l'origine des architectures "nationales" du 19^{ème} siècle balkanique.

Le Sipahi est responsable du maintien de l'ordre et joue le rôle de percepteur d'impôt pour le Sultan. Sur les revenus de son timar, le Sipahi entretient et équipe de 5 à 10 hommes. Les officiers du Corps des Sipahis, dotés d'un fief plus important, le ziamet, doivent fournir de 15 à 20 hommes, et les officiers supérieurs, titulaires d'un has, doivent en fournir plus de 20. Ces hommes servent de gendarmerie en temps de paix en quadrillant le territoire. En temps de guerre, ils servent dans l'infanterie du Sultan. Le système du timar de Murad 1er permet au Sultan d'avoir un corps de cavalerie "noble" ainsi qu'une unité d'infanterie irrégulière, le tout entièrement autofinancé.

La cavalerie irrégulière des *Başibozuk* est instituée en 1389, avec un recrutement de vagabonds, de repris de justice et d'esclaves. Ces cavaliers ne sont pas rétribués par le Sultan et se paient eux-mêmes sur le butin et le pillage. Leur férocité va de pair avec leur indiscipline et en temps de paix ils sont envoyés dans les provinces nouvellement conquises, où ils terrorisent la population par leurs exactions, ou encore sur les terres des vassaux chrétiens qui tardent à payer l'impôt. Ce prototype des dragonnades est, sans frais pour le Sultan, un moyen brutal, mais simple et efficace, pour mettre au pas les Rouméliotes dont la loyauté est mise en doute. Quand il prend part à une bataille rangée, le *Başibozuk*, dont la valeur guerrière est très faible, est placé derrière les *Azabi* que leur seule présence dissuade de se débander.

A côté des anciens corps de l'armée ottomane est créée la *Yeniçeri* (janissaires, la "nouvelle troupe") que Murat 1^{er} compose de volontaires musulmans puis, très rapidement, de jeunes enfants chrétiens, enlevés à leur famille au nom de la taxe du *devşirme*, et éduqués pour former une troupe d'élite dont les soldats sont de fervents

musulmans. Dans les pays conquis, de nombreux chrétiens, juifs et membres de minorités religieuses, se convertissent à l'Islam pour échapper au *devşirme* et au *haraç*, doublement de la capitation pour les non-musulmans.

L'*akıncılar* est une cavalerie légère, très mobile, servant d'éclaireurs et de fourrageurs. Au cours du combat, ce corps peut mener une action subite avec une rapidité redoutable. Après une bataille, la mobilité des cavaliers de l'*akıncılar* est mise à profit dans la poursuite de l'armée qui bat en retraite en la harcelant, en la morcelant et en bloquant les routes de retraite.

Grâce aux réformes de Murad 1^{er}, l'armée ottomane est en partie pourvue de soldats permanents, rétribués même en temps de paix, avec un siècle d'avance sur les armées de l'Europe occidentale. Avec une armée plus nombreuse et modernisée, et en s'appuyant sur une fiscalité plus efficace, Murad 1^{er} augmente considérablement l'Empire Ottoman qui devient une puissance européenne. De 1371 à 1373, son armée s'empare du sud de l'Empire Bulgare et soumet les villes gréco-bulgare sur le littoral occidental de la Mer Noire. Le Tsar Ivan-Sisman de Tărnovo devient vassal du Sultan et envoie sa sœur Tamara au haremlik du sultan. L'Empereur Néo-Byzantin de Constantinople devient également vassal de Murad 1^{er} et l'accompagne avec une troupe byzantine dans une campagne en Asie Mineure. La poussée ottomane vers l'ouest est de plus en plus forte et une Croisade est prêchée par le Saint-Siège, mais sans résultat. Les Princes de Serbie et de Bosnie offrent une belle résistance et battent l'armée turque à plusieurs reprises.



Prince Lazar Hrebeljanovic de Serbie peint par Vladislav Titelbah avec ses armoiries

Le 15 juin 1389, les forces de la coalition chrétienne du Prince Lazar Hrebeljanovic de Serbie affrontent l'armée de Murad 1^{er} à Kosovo Polje. L'armée chrétienne est composée des troupes des Princes Serbes et du Roi Turtko 1^{er} de Bosnie, appuyées par des contingents Valaques, Hongrois, Croates et Albanais. Pour sa part, Murad 1^{er} aligne l'armée turque modernisée, avec ses troupes régulières et irrégulières, ainsi que les contingents de ses vassaux d'Anatolie (Emirs musulmans Turcs, Kurdes et Arabes, et Princes chrétiens Gréco-arméniens) et de Roumélie (Bulgares, Grecs, Albanais, et même Serbes). La bataille est longtemps indécise et le Sultan Murad est tué, sans doute assassiné, puis l'armée ottomane, reprise en main par Bayezid, son fils aîné, reste maîtresse du champ de bataille.

Bayezid fait immédiatement assassiner son frère Yakub, concurrent potentiel au sultanat, et fait décapiter les nobles Serbes prisonniers.

Désormais la Serbie tombe dans l'orbite de l'Empire Ottoman et la quasi-totalité de ses Joupans (hobereaux) deviennent vassaux du Sultan. Une petite partie du territoire serbe échappe à la soumission à l'Empire Ottoman, et forme le Despotat de Serbie vassal du Royaume de Hongrie. Ce Despotat est à l'origine de la Voïvodine, province hongroise essentiellement peuplée de Serbes.



La bataille de Kossovo-Polje – Chronique d'Ivan Le Terrible 16ème siècle

LES PREMICES DE LA CROISADE

Dans la dernière décennie du 14ème siècle, la poudrière des Balkans est sur le point d'exploser. L'inévitable conflit se met en place sur plusieurs plans.

Le Royaume de Hongrie :

Sigismond 1^{er} **DE LUXEMBOURG** (1368-1437) est le fils cadet de l'Empereur du Saint-Empire Romain Germanique Charles IV **DE LUXEMBOURG** et de Marie **DE POMÉRANIE**, sa quatrième épouse et héritière du Margraviat de Poméranie.

A la mort de l'Empereur Charles IV en 1378, son fils Venceslav **DE LUXEMBOURG**, issu de son troisième mariage, est élu Empereur, et Sigismond **DE LUXEMBOURG** devient par héritage Margrave de Poméranie. En 1385 il épouse Marie **D'ANJOU**, fille du Roi de Hongrie Louis **D'ANJOU**. La même année, Sigismond reçoit les couronnes liées de Croatie et de Hongrie, du chef de sa femme, après la mort du prétendant au trône Charles III **D'ANJOU-NAPLES**, assassiné par la reine de Bosnie.



Portrait de Sigismund de Luxembourg par Albrecht Durer (vers 1510) avec ses armoiries.

Considéré comme un usurpateur par les **ANJOU**, soutenus par une partie de la noblesse hongroise, Sigismund doit lutter à plusieurs reprises contre cette puissante famille fortement enracinée en Italie et dans l'Orient Latin. Il doit également faire face à l'hostilité de la turbulente aristocratie croate.

l'Empire Ottoman du Sultan Bayezid Yıldırım (Bajazet 1^{er} la Foudre 1354-1403) :



Sultan Bajazet peint par Véronèse – collection Musée National de Bavière - Munich

En 1389, lors de la bataille de Kossovo-Polje, le Sultan Murad est tué dans les combats ou, d'après les sources serbes, par assassinat. Son fils Bayezid, présent à la bataille, élimine son frère Yakub. Son autre frère Savci Bey ayant été aveuglé suite à sa révolte en 1372, Bayezid s'empare du pouvoir.

Le traité qu'il conclut avec le Prince Stefan Lazarevic, successeur de son père Lazar tué dans la bataille de Kossovo Polje, fait de la Serbie un état vassal de l'Empire Ottoman, avec la jouissance d'une certaine autonomie. Désormais le contingent des Joupans et des Chevaliers Serbes apporte à l'armée ottomane la puissance des charges Brisantes d'une cavalerie cuirassée.

Par son mariage avec la fille de l'Emir de Germayian en Anatolie, Bayezid devient maître de plusieurs places fortes de l'Emirat. Par achat et conquête, il se rend maître de la totalité de l'Emirat en 1390. L'année suivante, en 1391, Bayezid met le siège devant Constantinople, mais en 1392 une armée de secours hongroise, conduite par le Roi Sigismond 1^{er}, oblige les Ottomans à lever le siège .



**Siège de Constantinople – Chronique de Jean Chartier conservée en Belgique-
photo histoire-fr.com**

Pour s'en retourner en Hongrie, l'armée de Sigismond traverse le massif du Rila et le Bassin de Sofia, aux mains des Turcs, et emprunte la route des gorges de l'Iskăr, seule rivière qui traverse les Monts Balkans, pour rejoindre le Tsariat Bulgare de Vidin, soumis au Royaume de Hongrie. Une inscription rupestre slavonne, encore inédite, mentionne le passage de la chevauchée hongroise au gué fortifié de Ljutibrod (littéralement "passage/pont difficile"), dernière étape avant le château de Mezdra et la cité fortifiée de Vratica (*Вратуца* "le petit portail", près de l'actuelle ville de Vraca) qui verrouillent le débouché sur la plaine cisdanubienne.

Après avoir levé le siège de Constantinople, l'armée ottomane s'est regroupée en Thrace pour protéger sa capitale Edirne (Andrinople) d'une éventuelle attaque par l'armée hongroise. Sigismond faisant route vers la Hongrie, Bayezid profite de la concentration de ses propres troupes pour attaquer par le sud le Tsariat Bulgare de Tărnovo. Lequel est pourtant vassal de l'Empire Ottoman. Cet état chrétien, déjà fortement diminué, est rapidement conquis. Après un siège de trois mois, la capitale bulgare de Tărnovo est pillée et détruite (1393). Quant au Tsar Ivan Šišman qui règne depuis 1371, il est capturé puis décapité avec cent dix nobles de Tarnovo.

Du Second Empire Bulgare jadis le plus puissant des Balkans et s'étendant des Bouches du Danube à la Mer Adriatique, il ne subsiste que le Tsariat de Vidin, entre la rivière Iskăr et les Portes de Fer, vassal du Roi Sigismond 1^{er} de Hongrie.

L'armée de Sigismond étant repartie en Hongrie, Bayezid reprend ses opérations du siège de Constantinople en 1394. et l'Empereur Néo-Byzantin Manuel II réitère ses demandes de secours auprès du Pape de Rome et des souverains occidentaux. Ce second siège met en œuvre des moyens beaucoup plus importants, même si les Ottomans restent encore faibles pour l'artillerie et la marine.



Forteresse Anadolu Isar – photo Resul Muslu / Dreamstime

En 1394, Bayezid fait édifier en un temps record, l'imposante forteresse d'Anadolu Hisar sur la rive asiatique du Bosphore. Ce fort est destiné à surveiller l'accès au Bosphore des navires venant de la Mer Noire. Malgré sa position privilégiée, Anadolu Hisar ne peut interdire le passage car son artillerie n'a pas une portée suffisante pour battre les 650 mètres de la largeur du détroit.

Bayezid complète la modernisation de l'armée déjà fort avancée par Murad 1^{er} en y incorporant de plus en plus d'unités de cavalerie lourde fournies par les vassaux de Serbie et de Roumélie.

Cependant, l'infanterie est, depuis Murad 1^{er}, devenue le pivot de l'armée ottomane. Bayezid augmente ses effectifs et les premières armes à feu des fantassins, les couleuvrines à main, commencent à équiper certaines unités. Attentif au plus important corps d'élite, les Janissaires, Bayezid les renforce et les dote d'un commandement particulier et de services qui les rendent autonomes au sein de l'armée. Le Sultan développe aussi l'infanterie irrégulière des *Yerli Kulu* qui comprend essentiellement les troupes provinciales des *Azabi* assurant la garnison des châteaux et citadelles d'*Anadolu*. Les *Azabi*, dont les effectifs sont pléthoriques, sont très légèrement armés et constituent un très fort contingent d'hommes à tout faire, terrassiers du Génie, pourvoyeurs, commis aux travaux de camp, etc. En combat, les *Azabi* sont massés en avant de l'armée afin de subir le premier choc de l'adversaire. Durant ces "préliminaires", l'ennemi démasque le positionnement de ses unités alors qu'il n'a qu'un faible aperçu des troupes turques. Il se fatigue en massacrant les *Azabi*, ce qui permet aux troupes d'élite de se positionner et d'entrer en scène au moment opportun. L'apparition de ces troupes d'élite attaque fortement le moral de ceux qui, face à la "chair à canon" que sont les *Azabi*, étaient persuadés d'être en train de remporter une victoire facile.

Les vassaux contribuent à l'armée impériale en formant, avec leurs propres vassaux, une cavalerie lourde à mi-chemin entre la chevalerie occidentale et les cataphractaires orientaux. Les Serbes, cuirassés de plates articulées à l'occidentale et les Grecs, Bulgares et Albanais, cuirassés d'écailles de fer et de pièces d'armure, peuvent lancer des charges au choc brisant. Les vassaux fournissent aussi des troupes privées levées et soldées à leurs frais. Il peut s'agir de sujets de l'Empire Ottoman, en particulier provenant des domaines des vassaux. Mais, de plus en plus, il s'agit de mercenaires étrangers, chrétiens ou musulmans. Ces troupes auxiliaires, assez nombreuses, comptent dans leurs rangs des unités d'élite de plus en plus spécialisées et qui sont fort appréciées. Avec cette contribution volontaire, les vassaux trouvent un surcroît de prestige et de notoriété, ce qui est très utile dans leur concurrence pour se rapprocher du Sultan et de ses largesses.

Tout au long du 14^{ème} siècle, l'armée ottomane ne cesse d'augmenter ses effectifs et de se moderniser, tout en conservant bien des éléments anachroniques (par exemple les appellations de grades) mais garants d'une tradition unitaire. Certains corps et détachements, préfigurant les armées modernes, ne sont plus constitués de combattants mais de "serviteurs" assurant la logistique, le ravitaillement, la cuisine, le campement des troupes en déplacement, l'entretien de l'armement (armurerie) et de l'équipement (cordonniers, tailleurs, corroyers, etc). Des services qui sont beaucoup plus développés et efficaces que la traditionnelle maréchalerie des armées occidentales. Enfin, avec un siècle d'avance sur l'Europe chrétienne, l'Empire Ottoman dispose d'un noyau d'armée régulière permanente dès la seconde moitié du 14^{ème} siècle.

Les Croisés, engoncés dans leurs préjugés, allaient être confrontés à une formidable machine de guerre ...

La défection des Chevaliers Teutoniques :

Un élément essentiel manque à l'armée de Croisés réunie par Sigismond **DE LUXEMBOURG**. Il s'agit des Chevaliers Teutoniques, pourtant totalement impliqués dans le Saint-Empire et dans ses marges frontalières. Dans le sud-est européen, les Chevaliers Teutoniques sont présents en Transylvanie et dans les Monts Carpathes. C'est à tort que le Château semi-rupestre de Bran, haut-lieu du tourisme en Roumanie, est associé au Voïévode Vlad Dragul (Vlad le Dragon) devenu Dracula dans un roman britannique du 19^{ème} siècle (Bram **STOKER**, *Dracula*, 1897): ce château est en fait une Commanderie de l'Ordre Teutonique. Quant à Vlad Dracul, il n'en a vraisemblablement jamais franchi le porche ...

Dans la réalité, le surnom de *Dracul* ou *Dragul* est dû à l'insigne de l'Ordre hongrois de Chevalerie fondé par Sigismond **DE LUXEMBOURG** : l'Ordre du Dragon Renversé, le dragon symbolisant l'Empire Ottoman. Cet Ordre royal, laïc, est cité dès 1393, mais on place parfois son institution en 1396, lorsque le Roi de Hongrie le confère à des Croisés à Bude avant le début de la chevauchée.



Collier de l'Ordre du Dragon Renversé

Cet Ordre est réformé en 1408, puis en 1411 lorsqu'il devient Ordre Impérial après l'élection de Sigismond DE LUXEMBOURG comme Empereur du Saint-Empire Germanique. De nouveau réformé en 1431, l'Ordre tombe en désuétude après la mort de son fondateur. D'autre part, le Voïévode Valaque qui a laissé la plus lourde réputation de cruauté n'est pas Vlad Dracul "Le Dragon" (Vlad II Bassarab Dracul régnant de 1336 à 1442 et de 1443 à 1447, mort assassiné) mais Vlad Tepeș "l'Empaleur" (Vlad III Bassarab Drăculea ["fils du Dragon"] régnant en 1448, de 1456 à 1462 et en 1476, mort assassiné). La dynastie princière de cette branche des Basarab est dite des *Dragulides*, qui donne des Princes à la Valachie et à la Moldavie jusqu'en 1630.

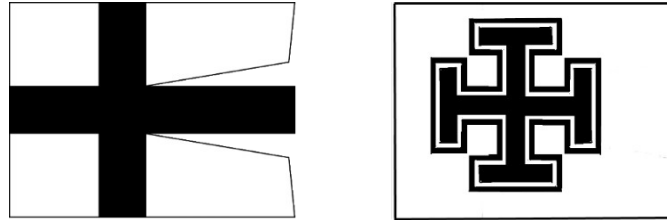


Blason de Valachie

L'Ordre des Chevaliers de l'Hôpital Sainte Marie des Allemands de Jérusalem, dit Ordre Teutonique, est dirigé par un Maître-Général ou *Hochmeister* (*Magister Generalis Hospitalis Sanctæ Mariæ Hierosolimitani*, *Hochmeister des Deutschen Ordens des Deutschen Rittern*) assisté par un Grand Conseil dont les membres ont à peu près les mêmes compétences que celles des Baillis Conventuels (Piliers) de Rhodes :

- => Grand-Commandeur (*Großkomtur*)
- => Grand-Maréchal (*Ordensmarschall*)
- => Grand-Commissaire ou Drapier (*Ordenstrappier*)
- => Grand-Trésorier (*Ordenstreßler*)
- => Grand-Hospitalier (*Großspittler*)
- => Grand-Commandeur de Livonie (*Landesmeister*)
- => Prélat de l'Ordre (*Ordenskirchenmeister*)

Replié sur les rives de la Mer Baltique dès le 13^{ème} siècle, l'Ordre Teutonique est réorganisé en 1309 après la perte définitive de la Terre Sainte et son échec de récupération des biens de l'Ordre du Temple.



Bannières de l'Ordre Teutonique et du Maître général

Dès lors, l'Ordre Teutonique comprend :

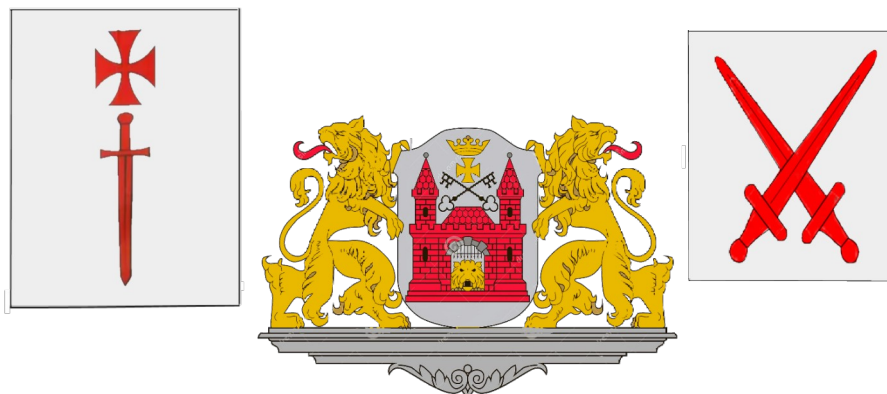
- 3 Provinces en Orient :

Terre Sainte *in partibus*, Chypre, Arménie.

- 3 Provinces en Occident :

Prusse, Livonie, Saint-Empire, subdivisées en 20 Baillages auxquels sont rattachées Commanderies et Châtellenies.

L'Ordre des Chevaliers Porte-Glaive (*Militia Christi, Schwertbrüder*) :



Bannière et insigne des Chevaliers Porte-Glaive et armes de la ville de Riga

Il est créé en 1202 par Albrecht von BUXHÖVDEN, Prince-évêque de Livonie et fondateur de Riga. L'Ordre des Porte-Glaive est uni à l'Ordre Teutonique en 1237 tout en conservant son identité, son territoire et ses emblèmes. Il abandonne la Règle templière/cistercienne et l'habit noir pour la Règle augustinienne et l'habit blanc des Chevaliers Teutoniques (mais avec les deux glaives rouges au lieu de la croix noire). Au sein de l'Ordre Teutonique, les possessions des Porte-Glaive forment la Province de Livonie, placée sous l'autorité du Grand-Commandeur de Livonie appelé aussi Maître de Livonie (Landmeister).

Les Commanderies françaises de l'Ordre Teutonique relèvent du Baillage de Lorraine (Lothringen) et du Bailliage d'Alsace-Bourgogne (Elsaß-Burgunden). L'Ordre a aussi des possessions en Espagne, en Grèce et dans les Balkans.

Par la Bulle d'or de Rimini (1226), l'Empereur Frédéric II octroie à l'Ordre Teutonique la souveraineté sur toutes les terres conquises : la Prusse (avec la Batavie, la Natangie, la Warmie), la Poméranie avec Dantzig (aujourd'hui Gdansk en Pologne), l'Estonie, la Courlande, la Zemgalie, la Latgalie, la Lettonie, etc. S'y ajoute la Livonie des Chevaliers Porte-Glaive. Grâce à un afflux de colons slaves, hongrois, et surtout allemands, de nombreuses villes sont fondées ou développées et des zones de défrichement sont mises en culture.

Le Saint-Siège reconnaît à l'Ordre Teutonique un monopole religieux selon lequel les Chevaliers Teutoniques sont le seul Ordre Militaire autorisé sur l'*Ostland*, qui s'étend du Brandebourg à la Moscovie et auquel, pour certains, est subordonné le *Nordland* scandinave. Mais les Chevaliers Teutoniques n'arrivent pourtant pas à empêcher les autres Ordres Militaires de s'implanter dans ce vaste territoire. C'est le cas des Templiers auxquels le Duc de Mazovie Siemovit I^{er} concède en 1259 la cité épiscopale de Luków en Pologne. Les Hospitaliers s'implantent eux aussi en Pologne, rattachée au Grand-Prieuré de Bohême dans la Langue d'Allemagne, et leurs possessions de Scandinavie constituent le Grand-Prieuré de Dacie, toujours dans la Langue d'Allemagne.

Pour contrebalancer ces pénétrations des autres Ordres Militaires sur leur zone d'influence, les Chevaliers Teutoniques se rapprochent, surtout au 14^{ème} siècle, du Royaume de Hongrie et y renforcent leur implantation, notamment en Transylvanie et sur la frontière carpatho-valaque. Ce positionnement sécurise les limites du christianisme romain, ébranlées par les invasions mongoles. C'est aussi, pour les Teutoniques, la mise en place de bases permettant une expansion de conquêtes territoriales vers les steppes de l'Europe Orientale (cités-états de la Rus', Ukraine) à travers la Plaine Danubienne de Valachie et la Moldavie.

Tout au long du 14^{ème} siècle, la Croisade perpétuelle menée par les Chevaliers Teutoniques a mêlé les conquêtes de territoires baltes païens, et de véritables opérations de razzia menées pratiquement chaque année, de plus en plus loin, sur les peuples baltes et slaves en principe païens. A cette "christianisation militaire" participent de jeunes volontaires, Bacheliers, Ecuycers ou Chevaliers, venus de toute l'Europe Occidentale pour parfaire leur éducation de guerriers. Ces volontaires, bénévoles pour l'Ordre Teutonique, se dédommagent avec le butin ramassé au cours de ces chevauchées fort prisées par la caste chevaleresque laïque européenne. L'approvisionnement du commerce des esclaves est une des sources de profit de ces jeunes combattants volontaires. Opération fort lucrative, avec toutefois l'interdiction canonique de réduire un chrétien en esclavage. C'est au Moyen Âge que le terme latin *servus* ne désigne plus l'esclave, comme durant l'Antiquité romaine, mais le serf ou le serviteur. C'est désormais le terme *sclavus*, à l'origine désignant les Slaves, qui est utilisé.

Mais un danger très lourd de conséquences apparaît sur les rives de la Baltique : le rapprochement entre le Royaume de Pologne et le Grand-Duché de Lituanie menace le développement de l'Ordre Teutonique en limitant son expansion territoriale et, plus particulièrement, en l'empêchant de créer une continuité territoriale entre ses possessions "allemandes" (Poméranie, Silésie) et ses domaines baltes : la possession de la Samogitie en est l'enjeu.

La menace d'une union polono-lituanienne est réelle et de plus en plus précise car, en 1380, le Grand-Duc Ladislav **JAGELLON** de Lituanie se convertit au Christianisme. Par son mariage avec la Reine de Pologne Edvige **d'ANJOU**, il devient également Roi de Pologne, d'où une première et brève union entre les deux couronnes en 1385.



Carte de l'État Teutonique entre 1260 et 1410 – S.Bollmann

En 1391, après la mort du Maître-Général Konrad **ZÖLLNER VON ROTENSTEIN**, l'élection au Magistère-Général de Konrad **VON WALLENRODE**, Grand-Commandeur, est difficile. Les interférences du Pape de Rome Boniface IX rajoutent à la confusion, et poussent les chefs de l'opposition à se rapprocher du Pape d'Avignon Benoît XIII, mais sans aller jusqu'à créer un schisme au sein de l'Ordre. Le nouveau *Hochmeister* nomme ses proches aux postes-clefs et éloigne ses adversaires, provoquant un fort mécontentement. En 1392, le limogeage du Grand-Maréchal provoque une révolte dans l'Ordre, et le refus d'obéissance des Chevaliers oblige le Maître-Général à lever le siège de Vilnius, capitale du Grand-Duc Witold (Vytautas) de Lituanie, et à battre en retraite.

Quelques semaines plus tard, Wladislaw **OPOLCZYK**, Duc d'Opole, propose un démantèlement du Royaume de Pologne entre le Saint-Empire (Ladislav **DE LUXEMBOURG**, Empereur), le Royaume de Hongrie (Sigismond **DE LUXEMBOURG**, Roi), le Margraviat de Brandebourg (Sigismond **DE LUXEMBOURG**, Margrave et Electeur), le Duché d'Opole-Silésie (Wladislaw **OPOLCZYK**) et l'Ordre Teutonique. Les pourparlers échouent en grande partie à cause des divisions des Chevaliers Teutoniques.

En 1393, l'Ordre Teutonique attaque de nouveau le Grand-Duché de Lituanie et s'empare de Grodno (Gardinas/Garten, aujourd'hui Hrodna, Хродна, en Biélorussie). Cette campagne victorieuse contraint le Grand-Duc Witold de Lituanie à négocier la cession de la Samogitie, convoitée par les Chevaliers Teutoniques, mais la mort du Maître-Général le 20 juillet 1393, suspend les pourparlers.

L'élection du nouveau Maître-Général fait resurgir les rivalités au sein de l'Ordre. Konrad von JUNGINGEN († 1407) est élu Maître-Général le 30 novembre 1393 après quatre mois de lutte de pouvoir. Les débuts du nouveau Magistère-Général sont perturbés par les manœuvres des opposants. Cependant, le Maître-Général tente de redonner cohésion à l'Ordre. Par exemple, les opérations militaires sont limitées à des actions précises, ponctuelles, ce qui permet d'éviter les risques tout en redonnant aux Chevaliers une fragile importance militaire et diplomatique. Dans ce contexte difficile, il n'est guère possible de participer à la Croisade conduite par Sigismond DE LUXEMBOURG. Aux côtés des Chevaliers de Rhodes, la présence à Nikopol des Chevaliers Teutoniques, redoutables et, paradoxalement, très disciplinés au combat, aurait peut-être modifié le cours des événements.



Bataille de Grunwald-Tannenberg en 1410

Chronique de Diebold Schilling l'aîné, Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne (Suisse)

En 1398 la conquête de l'île de Gotland, repaire des pirates Vitaliens (*Vitaliebrødre*, "Frères des Victuailles"), ressoude l'unité de l'Ordre Teutonique qui devient une puissance maritime. Mais la nouvelle alliance polono-lituanienne rend le conflit inévitable.

La guerre décisive a lieu en 1410 et l'Ordre est écrasé à la bataille de Grünwald (Tannenberg), où le Maître-Général et les principaux dignitaires trouvent la mort. Dès lors, l'Ordre décline jusqu'à sa conversion au luthérianisme et sa sécularisation, devenant le Duché puis Royaume de Prusse. S'appropriant les vues stratégiques des Chevaliers Teutoniques, l'Union Polono-Lituanienne grandit démesurément, s'empare à deux reprises de Moscou, et forme un Empire qui règne sur la Podolie, la Biélorussie et l'Ukraine, de la Mer Baltique à la Mer Noire. Puis la Pologne s'effondre à la fin du 18^{ème} siècle et est rayée de la carte jusqu'au 11 novembre 1918.

Les invasions mongoles ont pris fin mais, durant les trois derniers siècles, la moitié de l'Europe subit les assauts des Empires Ottoman au sud-est, puis Russe à l'est.

LA CHEVAUCHEE DU DANUBE

La plupart des Croisés du Royaume de France se rassemblent à Dijon, où ils rejoignent les Croisés du Duché de Bourgogne et de Flandre. Cette importante armée se met en marche le 26 avril 1396 pour rejoindre Sigismond **DE LUXEMBOURG**.

Le rendez-vous de Bude :

C'est en Hongrie, à Bude (*Buda*, aujourd'hui partie de Budapest) sur le Danube, que Sigismond **DE LUXEMBOURG** a fixé le rassemblement des Croisés. De là, la route à suivre longe la rive droite du Danube puis, en obliquant vers le sud, pénètre en Thrace soit par les derniers cols des Monts Balkans (Šipka), soit plus vraisemblablement en suivant le rivage de la Mer Noire pour profiter de l'appui d'une flotte vénitienne. A cette flotte doivent se joindre les navires des Hospitaliers en provenance de Rhodes et de Smyrne.

L'armée des Royaumes de Hongrie et de Croatie est directement commandée par Sigismond **DE LUXEMBOURG** qui commande aussi l'important contingent du Royaume de Bohême confié par Venceslas **DE LUXEMBOURG**, Roi de Bohême et Empereur du Saint-Empire, à son frère Sigismond.

Le Roi de Hongrie est secondé par des officiers compétents et fidèles :

Le premier d'entre eux est **Miklós II GARJANAY** [Nicholas II **GARAÏ**] (c.1365-1433), *Ban* (Vice-Roi) de Croatie-Dalmatie (1394) et Slavonie (1398). En 1402, il est promu Palatin (*Nádorispán*) de Hongrie, second personnage du Royaume après le Roi. Miklós II **GARJANAY** est accompagné dans cette Croisade par son jeune frère, le Chevalier János **GARJANAY**.

Miklós II SZECZY, Comte Felsőindva, fils du *Ban* de Croatie-Slavonie et Palatin de Hongrie Miklós I^{er} **SZECZY** mort en 1387. Miklós II **SZECZY** est un très haut dignitaire du Royaume de Hongrie dont il occupe la charge de *Tarnokmester* ("Maître du Trésor") après la reprise en main du Royaume par Sigismond au début du 15^{ème} siècle. Il meurt c.1432.



Armes de Miklos Szecsy

Hermann II DE CELJE, Comte de Celje/Cilley (1360-1435), familier de Sigismond DE LUXEMBOURG qui épouse en secondes noces l'aînée de ses filles. Principal feudataire du Royaume de Hongrie-Croatie, Hermann DE CELJE devient Prince du Saint-Empire et héritier de la Couronne de Bosnie ... mais meurt avant le Roi Tvrtko II TVRTKOVIĆ auquel il devait succéder.

Au nombre des officiers de l'armée hongro-croate, on peut aussi citer János MARÓTH Comte Maróthy, le Comte János TAMÁSY, ou encore Stibor STIBORICZ [Stubor STUBROVIĆ].

Le Ban de Severin, qui commande son propre contingent au sein de l'armée hongroise, occupe une place particulière. En effet, son Banat, qui correspond à la province d'Olténie en Roumanie, fait la transition entre la Transylvanie hongroise (Banat de Temesvar, aujourd'hui Timișoara en Roumanie) et la Principauté (Voïévodie) de Valachie.

Vuk BRANKOVIĆ (v.1350-1397) est un puissant seigneur serbe, en conflit avec ses pairs depuis la bataille de Kosovo Polje en 1389. Il est le gendre du Prince Lazar Hrebeljanovic par son mariage avec sa fille Mara en 1371. Župan (*Ispán*) du Kosovo, Seigneur de Priština, de Skopje et de Vučitrn en Serbie, il gère la plupart de ses domaines de façon autonome et bat sa propre monnaie. Dans l'armée hongro-croate qui se rassemble à Bude, Vuk BRANKOVIĆ est chargé par Sigismond DE LUXEMBOURG du commandement des alliés et vassaux. Il décède prisonnier des Ottomans en octobre 1397.

Avant son départ, Sigismond DE LUXEMBOURG confie la gestion de ses états au Župan croate Stefan II LACKFI [Stjepan II LACKOVIĆ].

Une bonne partie de l'armée du Roi de France se croise, à la demande de Charles VI. Ces 10.000 hommes d'armes et un millier de Chevaliers et d'écuyers ont à leur tête les Grands-Officiers du Royaume. A ce contingent "officiel" se joignent des Chevaliers français, dont un certain nombre de normands. Le Roi d'Angleterre, malgré ses promesses, n'envoie pas son armée en Hongrie, et seuls quelques Chevaliers Anglais isolés tentent l'aventure.

Le Duc de Bourgogne est le seul grand feudataire à engager ses finances et ses forces militaires, sous le commandement de son fils aîné Jean, Comte de Nevers, assisté par les Conseillers et chefs de guerre du Duché. Peu de Princes Allemands et Italiens participent à l'effort de Croisade. Cette défection de la plupart des pays du Saint-Empire est due autant aux rivalités entre Princes qu'au Schisme d'Occident et aux révoltes paysannes qui agitent l'Empire.

L'armée qui se rassemble à Bude et dans la ville jumelle de Pest, est cependant considérable et dépasse les 20.000 combattants, non compris les contingents orientaux. Cette armée est encore, bien souvent, de type féodal, d'où un émiettement de la chaîne de commandement. De plus, et c'est sa principale faiblesse, ce commandement est assuré par des chefs dont le titre féodal tient lieu de compétence : les hommes d'expérience ne sont pas écoutés par ceux qui ont un rang social qui leur est supérieur. Cette hiérarchie sociale sape la discipline au sein de l'armée en s'opposant frontalement à la hiérarchie militaire des grands officiers et de leurs lieutenants.

Le contingent français est sous le commandement du Connétable de France assisté par le Maréchal de France et l'Amiral de France :



Armes de Philippe d'Artois , Connétable de France

Philippe d'ARTOIS (1358-1397), Comte d'Eu, Connétable de France. Outre son rôle de commandant en chef de l'armée royale en campagne, le Connétable est un magistrat qui préside le tribunal de la Table de Marbre, où siègent les deux Maréchaux et l'Amiral, chargé des affaires de noblesse, notamment les questions d'honneur, de trahison et de forfaiture. Il participe à la campagne de Flandres en 1383 avec Jean de Vienne puis voyage en Terre-Sainte avec Jean Le Meingre. Il est fait prisonnier à Nikopol et meurt de maladie en Anatolie en 1397.



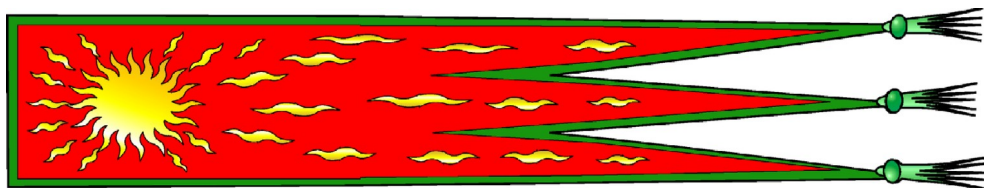
Armes de Jean II Le Meingre dit Boucicaut, Maréchal de France

Jean II LE MEINGRE, "BOUCICAUT" (1365-1421), Maréchal de France (1358-1368), est le fils de Jean I^{er} LE MEINGRE, "Boucicaut" (v.1310-1368), et de Florie DE LIGNIÈRES (-1402). Jean II LE MEINGRE est nommé Maréchal de France à la mort en 1391 de Jean DE MAUQUENCHY DE BLAINVILLE, Seigneur de Blainville, appelé aussi Jean MOUTON DE BLAINVILLE, Maréchal de France de 1368 à 1391. Ce chef respecté survit à la bataille de Nikopol et est mis à rançon par le Sultan. Après son retour d'Orient, le Roi Charles VI envoie Jean II LE MEINGRE en 1399 à Constantinople à la tête d'une expédition de secours. De retour en France il participera à la bataille d'Azincourt où il sera fait prisonnier(1415). Il meurt en captivité en Angleterre six ans plus tard (1421).



Armes de Jean de Vienne, Amiral de France

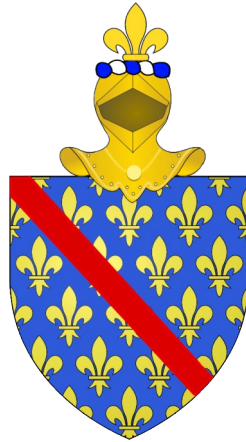
Jean DE VIENNE (c.1341-1396), Seigneur de Roulens, Amiral de France de 1371 à sa mort à Nikopol. Il réforme la marine, développe la construction navale et, comme chef de guerre, il conduit plusieurs opérations militaires d'envergure, comme la chevauchée d'Ecosse destinée à ouvrir un second front au nord de l'Angleterre en y débarquant toute une armée, sans doute la plus importante opération amphibie en Grande-Bretagne depuis Guillaume le Conquérant. Il participe aux batailles livrées contre les Flamands entre 1382 et 1385. Après la mort du roi Charles V il rejoint la croisade de Sigismond de Hongrie contre l'Empire Ottoman. L'Amiral de France est un Grand Officier de la Couronne, chargé de préparer et gérer la flotte de guerre, de l'administration des affaires maritimes et des ports et côtes. La charge d'Amiral est un office et non un grade, avec une compétence limitée aux côtes de Normandie et de Picardie. Il est tué à Nikopol en 1396.



Oriflamme de Saint-Denis

Guillaume III DE GUÉNAND (1335-1396), Seigneur des Bordes-Guénand et du Blanc, Lieutenant Général en Touraine, Porte-oriflamme de France.

L'oriflamme, que la tradition fait remonter à Charlemagne, est souvent décrit comme étant une bannière rouge écarlate semée de flammes d' or. Déposé à l'Abbaye de Saint-Denis en temps de paix, il est porté en tête de l'ost royal pendant les campagnes militaires.



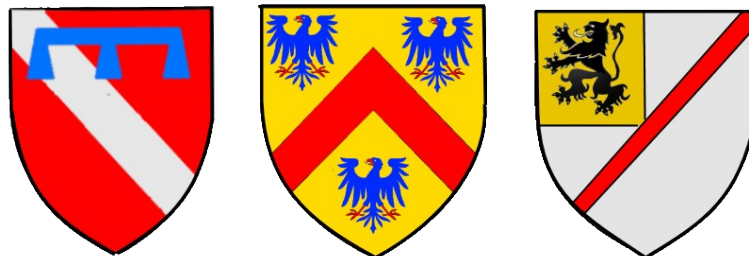
Armes de Jacques II de Bourbon

Jacques II DE BOURBON (c.1380-1438), futur Roi de Naples (1415-1419), Comte de La Marche et de Castres. A Nikopol, il n'est encore qu'un jeune Ecuyer âgé de 16 ans.

Henri DE BAR (1366/1367-1397), Chevalier, Comte de Marle, Capitaine des hommes d'armes de son cousin le Roi de France Charles VI. Libéré contre rançon après Nikopol, il tombe malade et meurt en Italie lors de son retour en 1397.

Philippe DE BAR (1372-1404), Chevalier, Marquis de Pont, frère cadet de Henri DE BAR.

Jean IV de CARROUGES (v.1335-1396), Chevalier, Seigneur de Carrouges, Chambellan du Comte d'Alençon. Le 29 décembre 1386, au cours du dernier "Jugement de Dieu" dans le Royaume de France, il tue Jacques LE GRIS, Ecuyer et lui aussi Chambellan du Comte d'Alençon, qui avait violé et engrossé son épouse Marguerite DE THIBOUVILLE. Les témoins de ce duel judiciaire, ordonné par le Parlement de Paris, sont Waleran DE LUXEMBOURG Comte de Saint-Pol pour Jean DE CARROUGES, et Philippe d'ARTOIS Comte d'Eu pour Jacques LE GRIS.



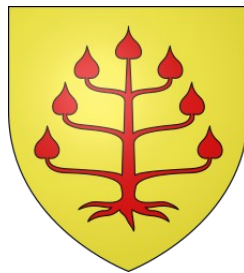
Armes de Jean de Roye, de Gui de la Trémouille et de Louis Bâtard de Flandre

Jean de ROYE, Seigneur du Plessier et de Murel, et son frère **Renaud de ROYE**, tous deux Chevaliers et Chambellans du Roi de France.

Guy VI DE LA TRÉMOUILLE "le Vaillant" (1346-1397), Chevalier, Porte-bannière de Bourgogne, Chambellan et Conseiller du Duc de Bourgogne.

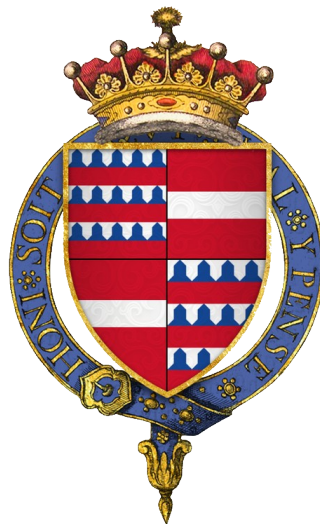
Louis "de Haze", bâtard DE FLANDRE (1353-1396), Chevalier, Seigneur de Praet et La Woestine, fils de Louis II de Flandre, tué à Nikopol en même temps que deux de ses frères bâtards comme lui : Louis dit « Le Frison » et Jean de Flandre dit « Sans Terre » Deux autres frères, Renaud et Victor auront leur rançon payée par le Duc de Bourgogne dont le fils est l'époux de leur demi-sœur Marguerite.

Henri DE MONTFAUCON (1360-1396), Chevalier, Comte de Montbéliard, Seigneur d'Orbe, Echelens et Montagny-le-Corbos.



Armes de Jacques de Créquy

Jacques III de CRÉQUY, Chevalier, Seigneur de Heilly, Maréchal de Guyenne. Petit-fils de Raoul DE RENNEVAL, Grand Panetier de France, et de Philippotte DE LUXEMBOURG. Il sert d'intermédiaire pour le paiement des rançons. Il participera en 1415 à la bataille d'Azincourt où il sera pris par les Anglais et exécuté.



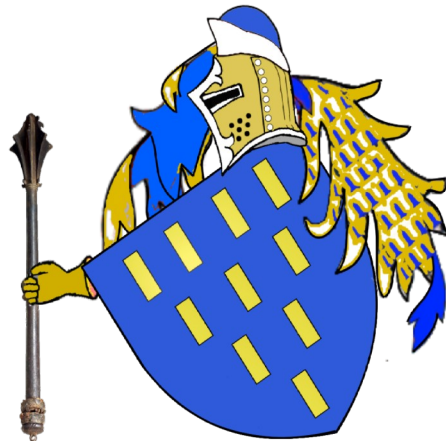
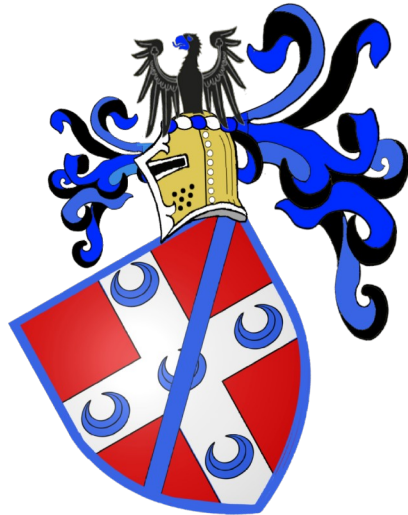
Armes d'Enguerrand VII de Coucy – CCA-SA.Rs-nourse

Enguerand VII DE COUCY (1340-1397), Comte de Soissons et de Bedford, Sire de Coucy et dernier du nom, fils d'Enguerrand VI DE COUCY et de Catherine D'AUTRICHE, gendre du Roi Edouard III d'Angleterre. Homme de guerre expérimenté, il est accompagné par Jean DE VIENNE, Amiral de France, avec lequel il a conduit plusieurs campagnes, dont l'aventureuse chevauchée d' Ecosse.

Après la bataille de Nikopol il est emmené en captivité et y décède de ses blessures l'année suivante.

Humbert Grand Bâtard de Savoie, chevalier (1377-1443)

fils adultérin du Comte Amédée VII de Savoie et demi-frère du futur comte Amédée VIII . Il grandit à la cour de Savoie où il occupe un rang élevé. Il part à Nikopol accompagné de 70 chevaliers de Savoie, et revient après 6 ans de captivité.

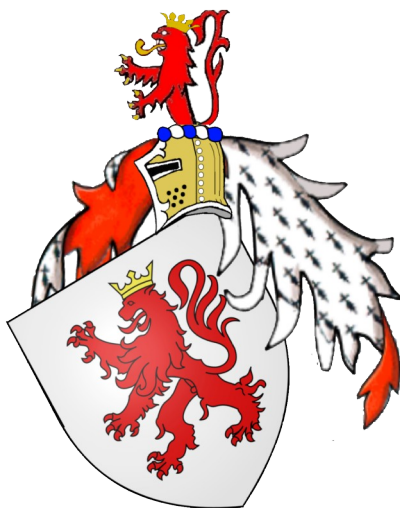


Armes de Humbert Grand Bâtard de Savoie

Armes de Alain du Perrier , Maréchal.

Les Chevaliers bretons, :

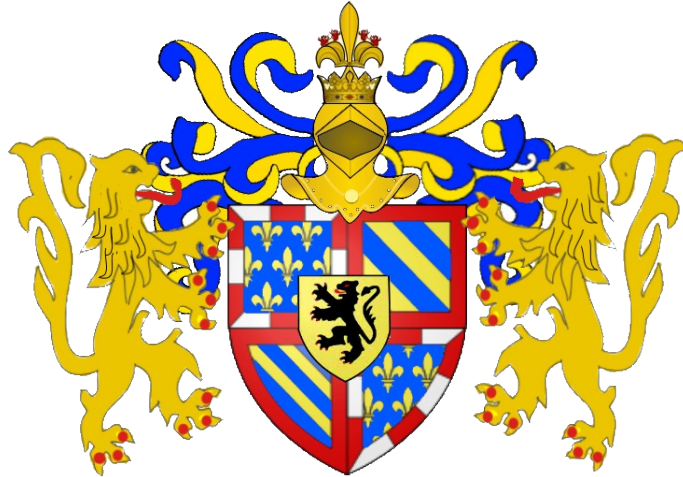
Ils sont conduits par Alaun (Alain) du PERRIER, Maréchal de Bretagne de 1387 à 1407. Parmi eux se trouvent **Jean DE GOYON**, Geoffroy DE KERIMEL (fils de Geoffroy DE KERIMEL, Maréchal de Bretagne de 1381 à 1387) et Jean DE LOHÉAC.



Armes de Jean de Goyon, Geoffroy de Kérimel et Jean de Lohéac

Jean 1^{er} de Bourgogne dit « Sans Peur » (1371-1419) Comte de Nevers :

C'est le fils aîné et héritier de Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, à qui il succède en 1404 et c'est à Nikopol qu'il acquiert son surnom de Jean sans Peur. Il engloutit des sommes considérables dans la participation bourguignonne à la Croisade. Rien n'est trop onéreux pour magnifier l'opulence et le pouvoir du Duc et de son fils. Jean de Nevers, malgré son jeune âge et son inexpérience, devient *de facto* le personnage le plus puissant de la Croisade.



Armes de Jean Comte de Nevers

Jean de Nevers, impétueux et boursoufflé de suffisance, ne supporte aucune contradiction et est souvent en conflit avec les autres chefs de la Croisade. Une concurrence se fait rapidement jour entre Jean Comte de Nevers et Sigismond De Luxembourg. Bien que ce dernier ait un titre royal et ait été désigné par Benoît XIII comme chef de la Croisade, (c'est à lui que le Pape fait parvenir la bannière de la Croisade), il doit souvent composer avec les exigences du jeune Comte, qui prend feu à la moindre occasion. Ce trait de caractère ne fera que se renforcer au fil du temps. Lorsque après être devenu Duc de Bourgogne à la mort de son père, il est appelé à siéger au Conseil de Régence pendant les crises de folie du Roi Charles VI, il ne supporte pas d'y être supplanté par son cousin Louis I^{er} d'ORLÉANS, qu' il fera assassiner en 1407, ce qui va déclencher, en pleine Guerre de Cent Ans, une sanglante guerre civile entre le parti d'Armagnac et le parti Bourguignon. Finalement le Duc Jean DE BOURGOGNE sera lui-même assassiné en 1419.

Devant les murs de Nikopol, Jean de Nevers vit fastueusement, et la guerre sainte devient pour lui un divertissement princier. Son train de vie et les continuelles ripailles sont bien éloignés de la frugalité d'une armée en campagne et de la moralité qui sied à une démarche religieuse. Fait prisonnier à Nikopol, il est libéré contre rançon et rentre en France en 1398.

Sigismond DE LUXEMBOURG , ROI DE HONGRIE :

Par son mariage avec Marie d'Anjou en 1387 il est devenu roi de Hongrie. Ce prince qui doit tenir son rang face aux excès du contingent bourguignon, emmène avec lui son pavillon, vaste tente circulaire, légèrement charpentée, et ornée de luxueuses

tapisseries. Le pavillon est une sorte de salle du trône desservie par un personnel spécifique. et sert aux réunions, aux audiences et aux banquets.

Le Roi de Hongrie emmène également une garde-robe importante, le *harnois*, ainsi que sa vaisselle d'or, de vermeil et d'argent. Cette vaisselle précieuse est utilisée dans les banquets, mais est aussi une réserve de métal précieux pour parer aux éventuels besoins importants et immédiats de trésorerie : qu'il s'agisse de numéraire, d'aiguières ou de plats, la valeur est donnée par le poids de métal précieux.



Sceau de Sigismond de Luxembourg - Archives de la ville de Luxembourg

La vaisselle d'or et d'argent est un capital dormant qui peut se révéler fort utile dans une opération militaire qui s'éloigne des bases logistiques. Par exemple, la prise d'une place-forte peut se négocier et, à cette époque, il n'est absolument pas déshonorant pour un Capitaine, de livrer à l'ennemi, contre une somme conséquente payée comptant, le château ou la ville fortifiée dont il a le commandement.

La "reddition à condition" est pour le défenseur le moyen d'épuiser les ressources de l'assaillant tout en conservant l'intégrité de ses propres forces. En effet, une armée sans moyens financiers suffisants est limitée dans ses opérations, son ravitaillement est réduit au pillage et devient donc plus aléatoire, surtout si l'ennemi pratique la "terre brûlée". Faute de moyens, les officiers peuvent être en difficulté pour payer la solde de leurs hommes d'armes, toujours susceptibles de refuser de combattre, voire de passer à l'ennemi.

Plusieurs Croisés, et non des moindres, sont de la même famille que des Chevaliers de Rhodes qui participent, eux aussi, à la Croisade.

Ainsi Gauthier **DE BEAUFFREMONT**, ou encore Jean **DE TRYE**, Chevalier, Conseiller du Duc de Bourgogne et qui devient Maréchal de France en 1409. On peut aussi citer Hélion **DE NAILLAC**, Chevalier, Chambellan du Roi de France et du Duc de Bourgogne, frère du Grand-Maître Philibert **DE NAILLAC**. La famille **DE NAILLAC** réside habituellement au château de Châteaubrun (commune de Cuzion, dans l'Indre) où Philibert **DE NAILLAC** s'est plusieurs fois rendu durant son Grand-Magistère et y a scellé plusieurs actes. Je me souviens encore, sur une crête lointaine qui dentelait l'horizon, des tours de Châteaubrun auxquelles, du haut de mes cinq ans, je faisais de grands gestes depuis les rives de la Creuse près du barrage d'Eguzon.

Gauthier DE BAUFFREMONT

Ce seigneur, parent du Frère Pierre de Sé de Bauffremont, participe à la bataille de Nikopol dans la suite du Comte Philippe d'Artois.

Hélion DE NAILLAC,

Il participe à la bataille victorieuse de Roosebeke contre les Flamands en 1382 ainsi qu'à plusieurs missions diplomatiques entre 1385 et 1392. Il est dans la suite de Jean DE BOURGOGNE. Il est le frère aîné du Grand-Maître Philibert de Naillac.

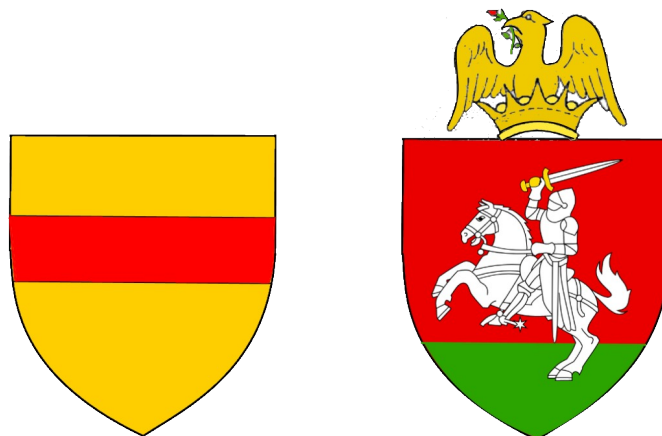
Jean DE TRYE

Chevalier, Chambellan du roi, maréchal et chambellan du duc d'Orléans, fils de Mathieu de Trie et de Jeanne de Blaru. Il contribue en 1376 à la défense du Limousin et du Périgord. En octobre 1396 il participe à l'entrevue d'Ardres et fait partie de l'escorte qui conduit à Calais la petite Reine Isabeau d'Angleterre. Il épouse Catherine de la Trémoille et laisse un jeune fils Louis sous la tutelle de son frère Renaud. On a de lui un testament daté du 27 mars 1401 conservé aux Archives Nationales. Il meurt en 1406.



Armes de Gauthier de Bauffremont, de Helion de Naillac et de Jean de Trye

Le contingent des Chevaliers de Rhodes :



Armes d' Antonio Fluviano et de Giovanni De Biandra

Antonio FLUVIANO ,Grand Prieur de Catalogne :

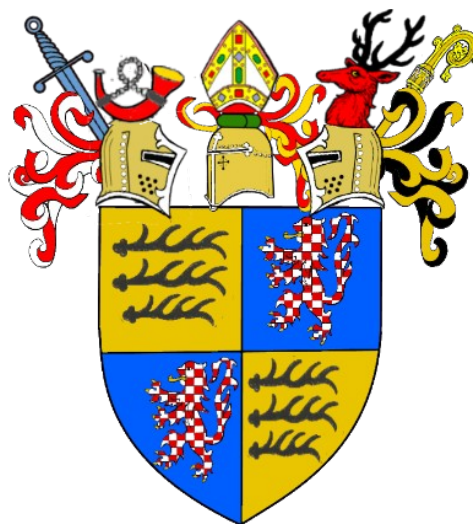
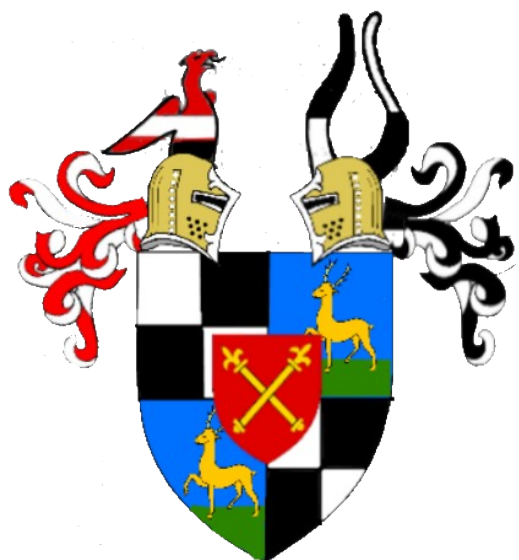
(que maints auteurs anciens appellent "Antoine **DE LA RIVIÈRE**"), Grand-Prieur de Catalogne et futur successeur de Philibert **DE NAILLAC** comme Grand-Maître, rejoint Bude avec quelques Chevaliers de l'Hôpital venant des Commanderies d'Espagne. Le groupe fait escale à Avignon auprès du Pape Benoît XIII, puis se dirige vers la Lombardie. C'est vraisemblablement à Antonio **FLUVIANO** que le Pape confie la Bannière qu'il a fait confectionner pour la Croisade et qu'il doit remettre à Sigismond.

Cette halte en Avignon pourrait dénoter que la cité pontificale est sans doute le lieu de ralliement des Hospitaliers des Langues de France et d'Auvergne auxquels se joignent les Provençaux et peut-être les Italiens, menés par Frère Giovanni de **BIANDRÀ**. En effet, le continuateur de la *Chronica Hungarorum* ne signale l'arrivée à Bude que de deux groupes d'Hospitaliers : les Italiens venus du Sud et les Allemands venus du nord.

Frère Giovanni DE BIANDRÀ :

Chevalier du Grand-Prieuré de Lombardie de la Langue d'Italie, c' est un neveu de *Frà Giovanni DE BIANDRÀ*, Grand-Prieur de Lombardie (1340) et Capitaine de Smyrne (1371), chef de file des Chevaliers de la Langue d'Italie qui optent pour le Pape d'Avignon et le Grand-Maître Juan-Fernandez **DE HEREDIA**, et est pour ce dernier Visitateur Général d'Italie.

Frère Giovanni **DE BIANDRÀ** "junior" est Lieutenant de son oncle pour le Grand-Prieuré de Lombardie et y sera son successeur. C'est donc sous la conduite de ce Lombard, originaire de Montferrat, que les Chevaliers de la Langue d'Italie se joignent à la Croisade. Cependant, la plupart des Hospitaliers italiens appartiennent à l'obédience du Pape de Rome et ne se sentent que peu concernés par cette "Croisade avignonnaise". Il faut noter que le Grand-Prieuré de Hongrie appartient à la Langue d'Italie.



**Armes de Friedrich Graff von Hohenzollern Grand-Prieur d'Allemagne (à gauche)
et de Hermann Graff von Wurtemberg Prince évêque de Coire (à droite)**

Friedrich Graff von Hohenzollern und Falkenstein

Les Chevaliers de la Langue d'Allemagne sont conduits par Friedrich *Graff* von Hohenzollern und Falkenstein, Grand-Prieur d'Allemagne, *alias* de Germanie.

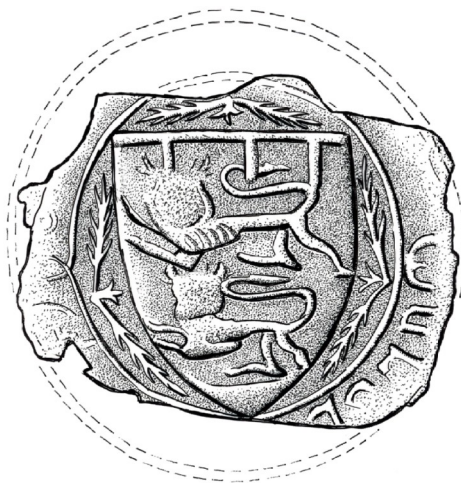
Cette dignité dans l'Ordre de l'Hôpital le fait souvent confondre avec le Grand-Commandeur d'Allemagne, *alias* de Germanie, de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques. La liste des Hospitaliers de la Langue d'Allemagne participant à la Croisade n'a encore jamais été dressée, bien que les anciennes chroniques soulignent son importance numérique.

Le Commandeur Hermann Graff von Württemberg und Sargans est souvent cité comme accompagnant le Grand-Prieur d'Allemagne Friedrich von Hohenzollern, mais en juin 1396 il était à Smyrne et a très certainement rejoint la Croisade après le rendez-vous de Bude. Hermann von Württemberg survit et devient Prince-Evêque de Coire (Chur, Canton helvétique des Grisons). Ce vieux guerrier est tué en 1416 en défendant sa cathédrale contre Ludwig von Habsburg, Duc d'Autriche, ce qui lui vaut une notice dans le *Martyrologe des Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem* de Goussancourt.

Cependant, les Chevaliers français sont les plus nombreux, qu'ils soient des Langues de Provence, d'Auvergne ou de France. Mais parmi les noms cités, il est assez difficile de différencier ceux qui viennent des Prieurés et Commanderies occidentales de ceux qui rejoignent la Croisade depuis le Couvent de Rhodes et les possessions orientales de l'Ordre.

Philibert de Naillac :

Après la mort du Grand-Maître de l'Hôpital Juan-Fernandez de Heredia (Avignon entre le 9 et le 29 mars 1396), le Lieutenant pour les domaines de l'Hôpital *Ultra Mare* rentre à Rhodes en y convoquant le Chapitre Général qui doit élire le nouveau Grand-Maître. Sans qu'il y ait d'interférence ni de pression du Pape ou des souverains, le Chapitre Général désigne Philibert de Naillac, Commandeur de Lureuil (av.1376) et de Paulhac (1385) dans la Langue d'Auvergne, et Prieur d'Aquitaine depuis 1390.



Sceau de Philibert de Naillac Prieur d'Aquitaine (1390)– Bnf, Clérambault 102-7925

Bien des auteurs prétendent que c'est au retour de la Croisade de Nikopol que Philibert **DE NAILLAC** apprend son élection au Grand-Magistère. C'est là une erreur manifeste car c'est en qualité de Grand-Maître qu'il participe à la Croisade.

On a de lui deux chartes, conservées à la BNF, qu'il scelle en tant que Grand-Maître avec un "sceau de nécessité" en cire verte et à ses armes.

Ce type de sceau, bien différent du molybdobulle (bulle de plomb) et du sceau de cire noire ordinaires aux Grands-Maîtres, n'est jusqu'à présent attesté que beaucoup plus tardivement.

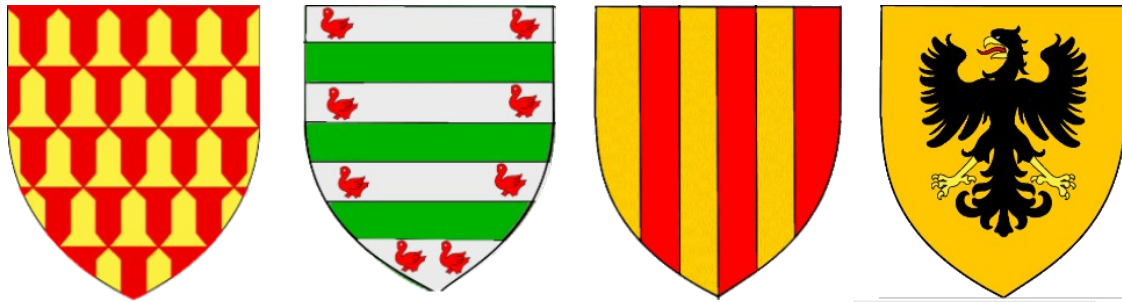


**Pierre armoriée aux 3 blasons provenant de la tour de Naillac
Musée archéologique de Rhodes**

Puis Philibert **DE NAILLAC** se rend à Rhodes – où de toute façon il aurait appris son élection – et y reste jusqu'en août 1396. Il s'embarque alors avec un contingent de Chevaliers de l'Hôpital sur des navires de l'Ordre et au moins une galère.

Cette petite escadre monte vers le nord en traversant le Dodécanèse, fait escale à Smyrne, traverse la Mer de Marmara et le Bosphore et, longeant la rive occidentale de la Mer Noire, atteint les Bouches du Danube. Les navires de l'Hôpital remontent le Danube et rejoignent les Croisés en aval des Portes de Fer, peut-être à Vidin, et mouillent dans le port fluvial d'Orjahovo. Cette cité fortifiée, au confluent du Danube et de l'Iskär, marque la frontière entre le Tsariat bulgare de Vidin, vassal du Royaume de Hongrie, et les territoires de l'ancien Tsariat Bulgare de Tărnovo entre les mains des Turcs Ottomans depuis 1393. Orjahovo a été prise par les Croisés de Sigismond, ou peut-être par le contingent Valaque mené par le Voévode Mircea cel Batran.

Frère Pierre DE CULANT, reçoit la Commanderie de Morterolles en 1358 et devient Pilier de la Langue d'Auvergne et Grand-Maréchal de l'Ordre en 1380. Pendant les absences du Grand-Maître hors de Rhodes, il assume la charge de Lieutenant Général pour l'Orient, de 1382 jusqu'à la mort de Juan-Fernandez **DE HEREDIA** en 1396. Bien que déjà âgé, Pierre **DE CULANT** s'embarque avec Philibert **DE NAILLAC** sans que l'on sache s'il l'accompagne jusqu'à Nikopol ou s'arrête en chemin, peut-être à Smyrne. En 1397, il est à Rhodes, et y meurt avant le 20 juin 1399.



Armes des Bauffremont, des Beauvilliers, des Bricqueville et des Le Brun.

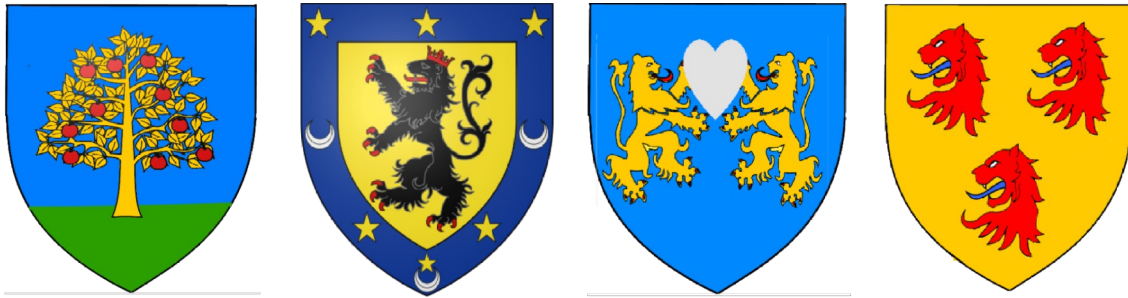
Frère Pierre DE SÉ dit BAUFFREMONT, de la Langue de France, devient Commandeur de Lorraine le 10 octobre 1380, Commandeur de Metz en 1381 et de Beaune avant 1392. Il rejoint Rhodes en 1391 et survit au désastre de Nikopol. Entre 1399 et 1401, Pierre DE BAUFFREMONT est Pilier de la Langue de France et Grand Hospitalier.

Frère Guy DE BEAUVILLIERS est cité par plusieurs auteurs comme ayant participé à la Croisade de Nikopol, mais les sources consultées sont muettes à son sujet. Par contre, Guyon DE BEAUVILLIERS est reçu au Grand-Prieuré de France lors de l'Assemblée de la Saint Barnabé (11 juin) de l'an 1408, sans que nous puissions savoir s'il s'agit du même Chevalier ou d'un autre, ni si le Frère Guy DE BEAUVILLIERS a combattu à Nikopol, ni même s'il a réellement existé.

Frère Colin DE BRICQUEVILLE, qui rejoint Rhodes en 1391, est difficilement différenciable d'un autre Colin DE BRICQUEVILLE contemporain. Tous deux appartiennent à la même famille originaire du Cotentin et participent aux opérations militaires de la Guerre de Cent Ans en Basse-Normandie. On peut raisonnablement avancer que le Colin DE BRICQUEVILLE, de la branche des Seigneurs de La Haye, qui sert en 1356 dans la Compagnie du Capitaine du château de Bayeux Guillaume D'ARGOUGES, Seigneur de Granville, Argouges, Gratot, Donville et autres lieux, serait trop âgé pour participer à la Croisade de Nikopol 40 ans plus tard.

Ce n'est pas le cas pour Colin DE BRICQUEVILLE de la branche des Seigneurs de Colombières, Ecuyer, qui accompagne le Connétable Enguerrand VII DE COUCY et l'Amiral Jean DE VIENNE à la chevauchée d'Ecosse et scelle sa quittance de gages pour cette campagne le 26 juillet 1386 (Paris BNF, Clairambault vol.22, n°1585)

Frère Jean LE BRUN, issu d'une famille de l'Avranchin, est reçu Chevalier de Rhodes au Chapitre du Grand-Prieuré de France tenu à la Chandeleur 1388 a.s. (2 février 1389 n.s.). Son neveu Jean LE BRUN, Ecuyer, est archer à cheval de l'Amiral de France en 1412, puis fait prisonnier par les Anglais en 1429 alors qu'il appartient à la garnison du Mont-Saint-Michel.



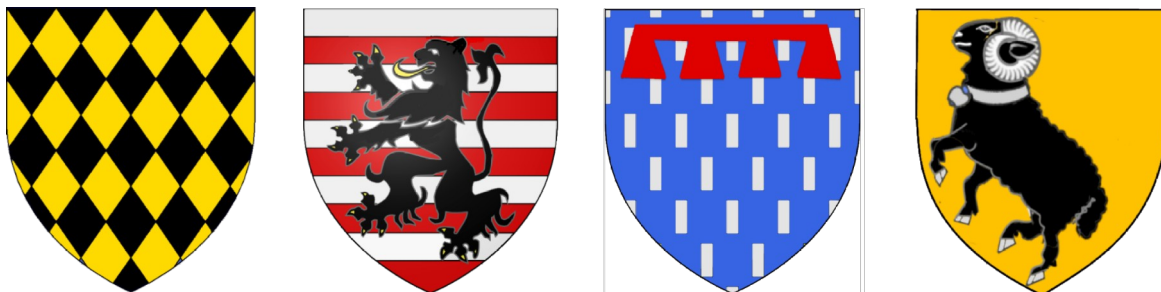
Armes des Coignies, des Vincens de Causans, des Cormis et des Crespelaine

Frère Gilles DE COIGNIES (ou CONGNE), d'une famille de Poilley, est reçu Chevalier de Rhodes au Grand-Prieuré de France lors du Chapitre du 2 février 1389 n.s.

Frère VINCENS DE CAUSANS, Chevalier de la Langue de France, devient Grand-Prieur d'Aquitaine après l'accession de son prédécesseur, Philibert DE NAILLAC, au Grand-Magistère. Vincens DE CAUSANS, désormais Grand-Prieur d'Aquitaine, reste à Rhodes après le Chapitre Général qui a élu le nouveau Grand-Maître, et embarque avec les Hospitaliers qui partent du Couvent pour rejoindre la Croisade.

Frère Jean DE CORMILS, de la Langue de France et présent à Rhodes en 1395, est cité parmi les Hospitaliers participant à la bataille de Nikopol.

Frère Guillaume CRESPELAINE est reçu Chevalier de Rhodes lors du Chapitre du Grand-Prieuré de France du 16 août 1370.



Armes des L'Estours, des Estouteville, des Le Ferron et des Flotte.

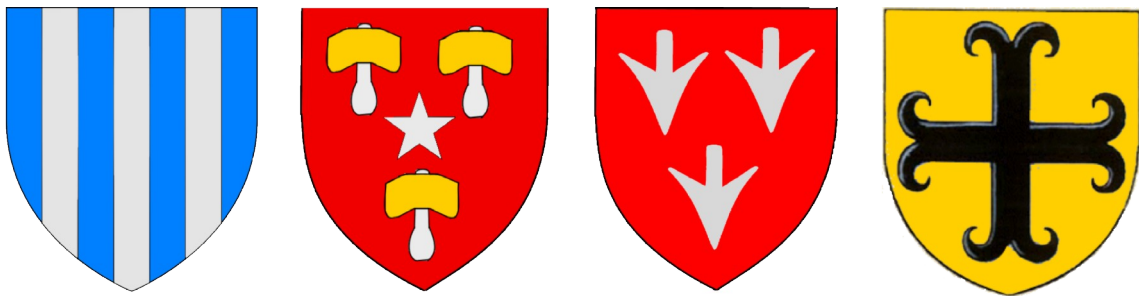
Frère Raymond DE L'ESTOURS, de la Langue de Provence, est Grand-Prieur de Toulouse et rejoint la Croisade à Avignon. Il survit à la bataille de Nikopol puis séjourne essentiellement en Orient. Il prend une part importante aux négociations qui mettent fin à la question de la Morée. Il devient Général des Galères de l'Ordre en 1410 et trouve la mort la même année dans l'expédition de Libye. Raymond DE L'ESTOURS est très souvent confondu avec son contemporain Raymond DE LESCURE, Chevalier de Rhodes mort en 1411. Le *Martyrologe* de GAUSSANCOURT indique : « Frère Raimond Les Tours de Bourgogne de la Langue de France, Grand Prieur de Toulouse, Administrateur du Trésor, fut tué l'an 1410 à la prise de Macry, ville Turquoise et maritime en Libye. Cette maison est originaire d'Allemagne et de Bourgogne, et tombée en celle de Feurs qui porte les mêmes armes ; ont fondé l'Eglise des Cordeliers de Mascon et honorés du Bienheureux Renaud Les Tours

évêque de Périgueux tué par les Infidèles en disant la sainte Messe pendant la prise de la ville d'Antioche l'an 1069 le 6 septembre. »

Frère Robin D'ESTOUTEVILLE est reçu Chevalier de l'Ordre au Grand-Prieuré de France le 2 octobre 1363. Il est fils de Raoul D'ESTOUTEVILLE, Seigneur de Rames en Gommerville, et de Marguerite fille de Jean D'HARCOURT, Maréchal puis Amiral de France. Son frère Nicolas D'ESTOUTEVILLE, Chevalier, Seigneur de Torcy, accompagne Pierre I^{er} DE LUSIGNAN, Roi de Chypre et d'Arménie, au siège d'Alexandrie en 1365. Quant à Charles D'ESTOUTEVILLE, il est au nombre des Chevaliers du Royaume de France participant à la chevauchée du Danube sous le Connétable Philippe d'Artois.

Frère Robert LE FERRON, alias LE FÈVRE, Chevalier du Grand-Prieuré de France, est reçu dans l'Ordre après février 1380.

Frère Jean FLOTTE DE SAINT-SAUVEUR, Grand-Commandeur depuis 1390, est souvent confondu avec son oncle Bertrand FLOTTE, Grand-Commandeur de 1375 à sa mort en 1380. Jean FLOTTE est présent à Rhodes depuis 1390 et rejoint l'armée des Croisés avec les navires de l'Ordre qui accompagnent Philibert DE NAILLAC.



Armes des Fossé D'Estissac, des Franqueville, des Fréville et des Giresmes.

Frère Elie DU FOSSÉ D'ESTISSAC, de la Langue de Provence, est Commandeur de Villemartin (1384) puis Commandeur d'Argenteins (1390) et de Naxans (1395).

En 1401 il se démet de la Commanderie d'Argenteins pour prendre la charge de Grand-Précepteur de l'Ordre. Il est Châtelain de Corinthe de 1399 à 1402 et participe activement au règlement de la question de Morée. Elie DU FOSSÉ meurt en 1408, avant le 1^{er} avril.

Frère Colart DE FRANQUEVILLE, Ecuyer originaire du Bessin, est reçu Chevalier de l'Hôpital le 24 février 1373 a.s. (1374 n.s.)

Frère Isoard DE FRÉVILLE appartient au Grand-Prieuré de France. Sa famille est fortement implantée en Basse-Normandie et possède la Seigneurie et le château de Pirou. Guillaume DE FRÉVILLE, écuyer d'Olivier DE MAUNY, est tué au service du Roi de France.

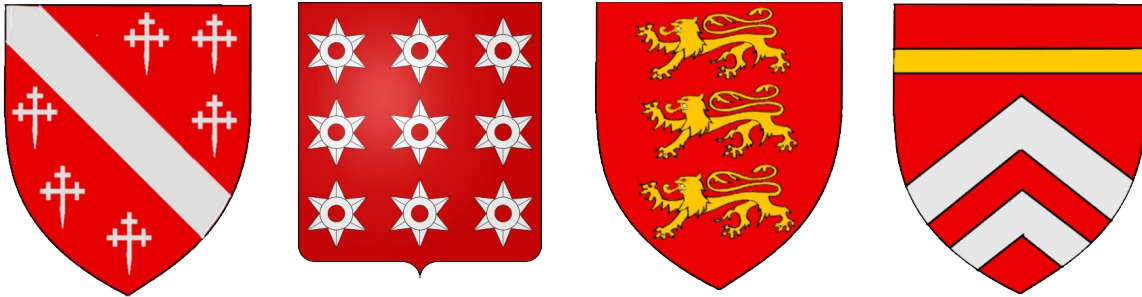
Frère Jean, dit Joannet, DE GIRESMES, déjà Chevalier, est reçu dans l'Ordre de l'Hôpital lors du Chapitre du Grand-Prieuré de France de 1395, son oncle Renaud DE GIRESMES étant alors Grand-Prieur de France.



Sceau de Jean de Giresmes, Chevalier – Bnf Clairambault 4089 - dessin C.Florimont

Avant d'être reçu dans l'Ordre, Jean **DE GIRESMES** participe à la chevauchée de Bourbourg dont il scelle les quittances avec son sceau figurant un homme sauvage, nu et velu, assis sur un lion couché, coiffé d'un heaume dont le cimier est une tête de singe, et tenant d'une main un bâton noueux et de l'autre un écu portant la croix recerclée des **GIRESMES**. Frère Jean **DE GIRESMES** semble n'être pas revenu de la Croisade. Son neveu Nicolas **DE GIRESMES**, Grand-Prieur de France, est parmi les compagnons de Jeanne **d'ARC** au siège d'Orléans, et c'est peut-être son épée, marquée de sa croix, qui sert par la suite à la Pucelle.

Frère Jean DE KERMENEC, Chevalier du Grand-Prieuré d'Aquitaine, accompagne son Grand-Prieur Vincent **DE CAUSANS** à Nikopol. Par contre, Roland **DE KERMENEC**, également Chevalier du même Prieuré et vraisemblablement parent de Jean **DE KERMENEC**, n'est pas cité comme ayant pris part à la Croisade.



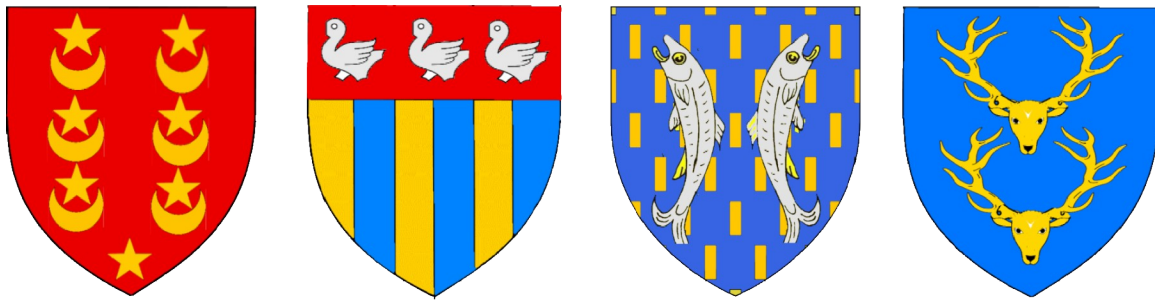
Armes des Lameth, des Neuchèze, des Proveroy et des Puy sieux.

Frère Gauthier DE LAMETH, Chevalier du Grand-Prieuré de France, semble avoir disparu à Nikopol.

Frère Jean DE NEUCHESSE ou NEUCHÈZE est reçu au Grand-Prieuré d'Aquitaine avant 1395. Cette famille poitevine jouit du privilège d'arborer un écu en bannière, c'est-à-dire carré, et ce privilège est inscrit dans la Coutume du Poitou. Les branches cadettes perdent ce privilège et brisent leurs armes d'une bordure.

Frère Gui DE PROVEROY, Chevalier de la Langue de Provence, est reçu au Grand-Prieuré de Saint-Gilles en 1388, après le 2 février.

Frère Colin DE PUYSIEUX, fils de Thibault DE PUYSIEUX, est reçu au Grand-Prieuré de France le 8 septembre 1372.



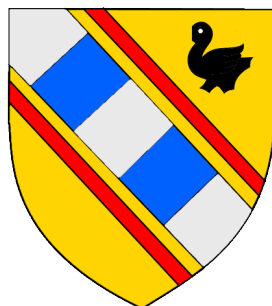
Armes des Ravenel, des Roussel, des Gouguel de Rouville et des Sommièvre

Frère Matthieu DE RAVENEL est reçu au Grand-Prieuré de France lors du Chapitre de la Chandeleur 1386 a.s. (2 février 1387 n.s.). Son parent, Pierre **DE RAVENEL**, Chevalier, participe à la Croisade de 1396 dans la suite de Jean Comte de Nevers.

Frère Henri ROUSSEL DE GODERVILLE est reçu « au Grand-Prieuré de France entre 1380 et 1387, sans doute en février 1381 n.s. Les **ROUSSEL** tiennent la Baronnie de Goderville, et parmi les membres de cette famille normande, on peut citer Jean **ROUSSEL**, Chevalier, qui participe à la Croisade de Barbarie en 1390, Robert **ROUSSEL**, Chevalier en garnison au Mont-Saint-Michel, et Geoffroy **ROUSSEL**, archer à cheval de la Compagnie d'Olivier **DE MAUNY**.

Frère Louis DE GOUGEUL DE ROUVILLE est reçu dans l'Ordre lors du Chapitre du Grand-Prieuré de France de la Chandeleur 1379 a.s. (2 février 1380 n.s.). Le Chevalier Mordas **GOUGEUL DE ROUVILLE**, Lieutenant des Maréchaux de France, passe d'un écu à trois bars en fasce en 1380, à deux bars adossés en 1387. Ces dernières armes sont désormais celles de la famille **DE ROUVILLE**.

Frère Charles DE SOMMIÈVRE, Chevalier de la Langue de France, est reçu au Grand-Prieuré de Champagne en 1383. Il ne doit pas être confondu avec Nicolas **DE SOMMIÈVRE**, reçu en 1336 au même Grand-Prieuré de Champagne.



Armes de Jean de Trye

Frère Jean DE TRYE, fils de Renaud DE TRYE dit Patrouillard est reçu au Grand-Prieuré de France le 30 janvier 1372 a.s. (1373 n.s.). Plusieurs parents de Frère Jean **DE TRYE** participent à la Croisade de Nikopol. Un autre Jean **DE TRYE**, Chevalier, et Jean Bâtard **DE TRYE**, Chevalier, périssent lors de la Croisade de Barbarie en 1390.

Les Hospitaliers, bien que moins nombreux que les Chevaliers de France et de Bourgogne, n'en forment pas moins un groupe compact et discipliné qui se démarque de la légèreté et de l'inconduite des Croisés occidentaux.

La Chevauchée le long du Danube :

L'armée des Croisés se met en marche alors que l'été est déjà très avancé. La route choisie est la grande voie qui longe le Danube. Le passage des Portes de Fer se fait par plusieurs itinéraires pour éviter un engorgement sur une voie trop étroite. En effet, la vieille voie romaine présente un étranglement dans les gorges étroites où coule le Danube. La voie est partiellement creusée dans l'à-pic de la falaise, et est doublée en largeur par un tablier de bois en encorbellement prenant appui sur des contre-fiches insérées dans des trous de boulins pratiqués dans le rocher. Les vestiges de cet ouvrage vertigineux, longtemps bien visibles, sont maintenant engloutis par la retenue du barrage hydro-électrique qui, de nos jours, ferme les Portes de Fer.

Une fois les Portes de Fer franchies, l'armée entre dans le Tsariat de Vidin. Ce dernier lambeau du Deuxième Empire Bulgare est un vassal du Royaume de Hongrie et sa capitale, Vidin, est une étape importante pour les Croisés. Son port fluvial est en contact avec la Valachie alliée, de l'autre côté du fleuve. Puis l'armée se remet en marche en longeant la rive droite du Danube.

Pendant ce temps, la flotte des Hospitaliers, doublant la rive occidentale de la Mer Noire, atteint les Bouches du Danube. Les navires de l'Hôpital remontent le Danube et rejoignent les Croisés en aval des Portes de Fer dont les flots tumultueux sont difficiles à remonter, même en période d'étiage estival. Cette rencontre entre Hospitaliers et Croisés a peut-être lieu à Vidin, ou plus vraisemblablement en aval de la capitale bulgare. La rive droite du Danube est une falaise très escarpée, mais plusieurs atterrages sont accessibles, notamment près de Kosloduj ou au confluent du Danube et de l'Ogost, sur l'emplacement de l'antique cité d'Augusta, évêché paléochrétien déserté au début du Moyen Âge. Après avoir établi la jonction et débarqué au moins une partie de ses combattants, la flotte descend le Danube sur plusieurs dizaines de kilomètres et mouille dans le port fluvial d'Orjahovo. Cette cité fortifiée, au confluent du Danube et de l'Iskăr, marque la frontière entre le Tsariat Bulgare de Vidin, vassal du Royaume de Hongrie, et les territoires de l'ancien Tsariat Bulgare de Tărnovo entre les mains des Turcs Ottomans depuis 1393. Orjahovo a été prise par les Croisés de Sigismond **DE LUXEMBOURG** ou, selon d'autres sources, par le contingent Valaque mené par Mircea 1^{er} l'Ancien [*Mircea cel Bătrân*] (1355-1418), Voïévode de Valachie.



Armes de Mircea Cel Batran, Voïévode de Valachie

L'année précédente, en 1395, le Sultan Bayezid à la tête de son armée appuyée par la cavalerie serbe, traverse le Danube pour envahir la Valachie. Le Voïévode Mircea mène des opérations de guérilla, coupe les Ottomans de leurs approvisionnements et pratique systématiquement la stratégie de la terre brûlée. Il entraîne les Ottomans sur un terrain marécageux et boisé, sans doute près d'Argès. Dans cette bataille, dite de Rovine, Mircea bat Bayezid et le contraint à repasser le Danube. Ce succès des Valaques, portant très inférieurs en nombre, est dû à la maîtrise du terrain et à sa bonne exploitation, tandis que le Sultan n'a pas la possibilité de déployer son armée en suivant les dispositifs habituellement utilisés par les forces turques en campagne. Mais la Chevalerie franco-bourguignonne méprise les Valaques, dont l'armée, l'*Oeste Mare* ("le Grand Ost"), est principalement composée de fantassins, tant hommes libres que serfs. Et par conséquent, la Chevalerie occidentale ne tient aucun compte des avis des chefs de ces "hommes de peu" et de leur Prince, malgré leur compétence face aux Turcs.

Le cheminement des Croisés sur la rive droite du Danube, tel qu'il est donné par **FROISSART** et son édition par Kerwyn **DE LETTENHOVE**, est fautif : ni l'un ni l'autre ne connaissent la topographie de cette région, confondant allégrement Orsava, Rahova et Orjahovo, faisant faire à l'armée des allers et retours de plusieurs centaines de kilomètres en quelques jours, avec trois franchissements successifs (ouest-est, demi-tour est-ouest, puis de nouveau ouest-est) des cols escarpés qui jouxtent le Défilé des Portes de Fer ... avec en plus deux combats et un assaut d'une ville-forte ! Pour avoir exploré une bonne partie de cette zone, je sais que l'identification de plusieurs châteaux, villes et villages est à revoir.

Certains de ces sites, rasés depuis plusieurs siècles, ont été découverts au cours d'une prospection archéologique entre 1973 et 1976, et la montagne et ses contreforts n'ont certainement pas livré tous leurs secrets. [J-C **POUTIERS**, Routes, habitats et fortifications de l'Antiquité et du Moyen Âge de la Bulgarie du Nord-Ouest, *Etudes Balkaniques*, Académie des Sciences de Bulgarie, 1979].

Quoi qu'il en soit, les Hospitaliers venus de Rhodes débarquent et rejoignent les Frères-Chevaliers qui, depuis Bude, accompagnent l'armée du Roi de Hongrie. Quant au nouveau Grand-Maître, il est accueilli avec honneur par Sigismond **DE LUXEMBOURG** qui lui confie la bannière de la Croisade. Dès lors, Philibert **DE NAILLAC**, entouré par quelques Hospitaliers, reste auprès de Sigismond **DE LUXEMBOURG** et participe aux conseils tenus par les chefs de guerre des Croisés.

De Vidin à Nikopol :

Depuis le départ de Vidin, de petits détachements de l'armée hongroise sont envoyés vers des châteaux et villes tenus par des Boyards du Tsariat Bulgare. Il s'agit vraisemblablement de s'assurer de la fidélité de seigneurs locaux prompts à s'affranchir de leurs devoirs vis-à-vis du Tsar de Vidin, et donc de son suzerain le Roi de Hongrie.

Pierre **DE RAVENEL**, Chevalier de la suite du Comte de Nevers, accompagne l'un de ces détachements, sans doute pour évaluer les éventuels intérêts politiques ou financiers que le parti franco-bourguignon pourrait y trouver. Ces points fortifiés sont essentiellement la ville de Loveč et surtout le château semi-rupestre de Belogradčik qui verrouille les contreforts des Monts Balkans en direction de la Serbie.

Ou peut-être la petite cité épiscopale de Vraca et ses points fortifiés annexes (Vratica, Mezdra, Ljutibrod (Лютиброд "le gué difficile") qui ferment les défilés de l'Iskär, seule route qui, traversant la montagne, permet d'accéder à la Plaine Cisdanubienne, où cheminent les Croisés, à partir du Bassin de Sofia qui est aux mains des Turcs depuis 1387. Cette route stratégique de l'Iskär, déjà en usage dans l'Antiquité, est bien connue des Hongrois qui l'avaient empruntée au retour de l'expédition de 1392. Cependant, après la prise d'Orjahovo, il n'y a plus de mention de tels détachements destinés à surveiller des vassaux à la fidélité peu fiable.

En effet, l'armée des Croisés, en franchissant l'Iskär, pénètre en territoire ottoman, où il n'y a plus que des vassaux du Sultan. Les incursions au sud de la route des Croisés se limitent à des opérations menées par des fourrageurs qui servent aussi d'éclaireurs. Cette tactique, sans reconnaissance en profondeur, si elle se justifie au cours d'une chevauchée rapide, ne correspond pas au dispositif de sécurité que les Croisés omettent de mettre en place lorsque leur armée s'arrête devant Nikopol.

Le siège de Nikopol :

Nikopol est l'antique Nicopolis (*Νικοπολις* "Ville de la Victoire" en grec, *Никопол* en bulgare, *Nikup* en turc), évêché depuis le Bas-Empire Romain et port fluvial depuis au moins cette époque. Ce port, sur la rive droite du Danube, est pratiquement à mi-distance entre Vidin et la Mer Noire. La ville est puissamment fortifiée et tenue par une garnison turque dont l'importance fait qu'elle est commandée par un *Paşa*.

Les Croisés tentent une attaque immédiate, espérant s'emparer de la ville par surprise, mais leur assaut trouve les portes fermées et les défenseurs à leur poste. Plusieurs assauts seront tentés dans les jours suivants, sans le moindre résultat. Il est donc décidé de mettre le siège. L'investissement étant complet sur terre et le port bloqué par la force navale des Croisés, la place est totalement isolée. L'armée croisée est dépourvue de machines de guerre et d'artillerie, ce qui oblige à un siège long pour réduire Nikopol par la faim.

Les Croisés franco-bourguignons installent leur camp face à la porte principale, les Hongrois et les Valaques campent face aux portes secondaires, et les Hospitaliers sont sur le bord du Danube en aval de la ville, surveillant le port et assurant la jonction avec la flotte. Pour dissuader les assiégés de tenter une sortie, quelques retranchements légers, en terre et bois, sont installés. Les Turcs faits prisonniers à Orjahovo sont astreints à en faire les terrassements.

Les Croisés occidentaux s'installent confortablement, et la tenue de leur camp est fustigée par les chroniqueurs qui soulignent le luxe de leurs vêtements et l'abondance de leurs festins, le tout agrémenté de jeux et de quelques parties de chasse. La Croisade s'est transformée en un divertissement pour les Princes et leur suite.

La morgue et la suffisance des franco-bourguignons irrite Hongrois et Valaques, et une hostilité latente se traduit par des incidents entre les différents camps. Il n'y a, chez les chroniqueurs, aucune allusion au campement des Bulgares devant Nikopol. Un contingent bulgare accompagne pourtant la Croisade depuis Vidin, mais cette participation semble surtout symbolique.

Un détachement bulgare assure, avec quelques Chevaliers hongrois, la garnison d'Orjahovo, sans doute pour bien marquer la domination des deux co-Tsars de Vidin sur une cité de l'ancien Tsariat de Tărnovo. Les deux co-Tsars de Vidin, Ivan Stracimir et son fils Konstantin Asen, peuvent en effet se prétendre les héritiers de tout l'Empire Bulgare.

Jean de Nevers et ses courtisans sont persuadés que la chevauchée ne sera qu'une promenade militaire, trompés en cela par la faible résistance turque à Orjahovo et l'absence de toute opposition entre Orjahovo et Nikopol. Quelques châteaux ruraux et villages fortifiés, situés sur la route des Croisés ou à proximité, sont pris sans que ces opérations donnent lieu à des combats notables. L'armée du Sultan est lointaine et il lui faudra du temps pour traverser la Roumélie. Des rumeurs prétendent même que Bayezid est en Anatolie, aux prises avec une révolte. Rien ne saurait donc troubler la quiétude des Croisés qui ripaillent ...

Mais le Sultan, qui est parfaitement renseigné sur la situation des Croisés, ne reste pas inactif. Tout en conservant quelques éléments aux points-clefs pour maintenir Constantinople sous pression, il rassemble son armée et se déplace à marche forcée vers les cols des Monts Rhodopes. Arrivé dans le sud de la Bulgarie, il traverse la vallée de la Marica et franchit les derniers reliefs orientaux des Balkans. Parvenue dans les collines qui bordent le sud de la vaste Plaine Cisdanubienne, l'armée ottomane opère un mouvement vers l'ouest puis oblique brusquement au nord, droit sur Nikopol.

Ce très rapide mouvement d'une troupe très nombreuse est rendu possible grâce aux unités de support logistique intégré qui caractérisent l'armée du Sultan. D'autre part, le déplacement des forces turques évite les villes importantes, ce qui lui permet de rester invisible. Alors que Bayezid regroupe son armée à peine à deux jours de marche de Nikopol, Venise, dont les navires croisent sur la Mer Noire et le Danube, fait savoir aux Croisés qu'aucune troupe en marche n'a encore atteint Edirne (Andrinople). Certains auteurs ont mis en doute la loyauté de la Sérénissime République. Pourtant, le rapport des espions vénitiens est exact, mais la conclusion induite est erronée : en fait, si les Turcs n'étaient pas à Edirne, là où on les attendait, c'est parce qu'ils avaient suivi un autre itinéraire. La guerre secrète du renseignement militaire n'a pas encore inventé le traitement, par les analystes, des données recueillies et l'évaluation de leur fiabilité.

Cependant, le regroupement de l'armée du Sultan ne passe pas totalement inaperçue. Les premiers témoignages parviennent au camp des Croisés qui n'en tiennent pas compte. Considérant qu'il s'agit de propagateurs de fausses rumeurs, on va jusqu'à exécuter les informateurs qui insistent. Lors d'un conseil de guerre houleux, les chefs de guerre prudents sont pratiquement injuriés par ceux qui ne veulent pas croire à des informations alarmantes que, claquemurés dans leur vanité, ils jugent *a-priori* absolument impossibles. Trois jours de préparation sont ainsi perdus.

Français et Bourguignons négligent la sécurité de l'armée et de son cantonnement, et se contentent des missions de fourrageurs et de quelques expéditions de ravitaillement qui tournent souvent en opérations de pillage. Il n'y a ni postes avancés ni reconnaissance des alentours.

L'armée hongroise suit une toute autre stratégie, et, tout au long de la chevauchée, lance des détachements de cavalerie en profondeur dans l'ancien Empire Bulgare. Ces reconnaissances lointaines, sur des objectifs ponctuels, ne sont visiblement pas destinées à couvrir le territoire mais plutôt à vérifier la viabilité de plusieurs trajets et, le cas échéant, à annihiler les éventuels postes fortifiés tenus par les Turcs. Ces raids préparent les opérations devant suivre la prise de Nikopol par les Croisés ... avec sans doute pour le Roi de Hongrie la main-mise sur les terres bulgares annexées depuis peu par les Ottomans.

C'est ainsi que, sur l'ordre de son Roi, le Comte János de Maróth et ses cavaliers font mouvement vers le sud, franchissent la Chaîne du Balkan au Col de Šipka puis reconnaissent les difficiles passages de la rivière Jantra près de Tărnovo, ancienne capitale des Tsars de Bulgarie. Là, à moins de trois jours de cheval de Nikopol, les éclaireurs du Comte de Maróth identifient l'avant-garde de l'armée conduite par le Sultan. Le détachement hongrois se replie rapidement pour avertir les Croisés de l'arrivée imminente des Turcs.

Lorsqu'enfin János de Maróth arrive au campement des assiégeants et leur annonce que les Turcs sont tout au plus à une journée derrière lui, et sans doute moins, c'est à dire pratiquement arrivés en vue de Nikopol, les Croisés sont frappés de stupeur. Puis chacun se précipite, dans un désordre fébrile, pour se préparer au combat.

La légèreté et la suffisance vaniteuse des Croisés ont permis à Bayezid de choisir le champ de bataille et de le préparer.

LA BATAILLE

L'armée turque se range en bataille à la limite de la vue des positions des Croisés. Autour de Nikopol, la Plaine Danubienne est un vaste plateau assez dénudé, avec des collines peu élevées et de pente faible. Des vallonnements légers sont parcourus de petits cours d'eau plus ou moins secs en été, dont l'escarpement des rives ne permet pas le déploiement d'une armée et les mouvements de la cavalerie. Le champ de bataille choisi par le Sultan est un vaste espace plan bordé sur ses flancs par le lit de ruisseaux à l'allure de fossés. Du côté turc, deux collines et le vallon qui les sépare forment la limite du champ de bataille qui monte en pente légère vers ces deux collines. Sur l'une de ces collines, dominant le terrain, se tient Bayezid et sa garde rapprochée, ainsi que les estafettes prêtes à porter les ordres du Sultan et de ses officiers généraux. Ces deux collines ont un rôle déterminant, car elles masquent l'essentiel du dispositif turc aux yeux des Croisés.

En avant des collines a pris place la foule des *Azabi*, masse compacte et, à première vue, totalement indisciplinée. En fait, les premiers rangs des *Azabi* sont constitués d'archers et de piquiers, et derrière eux se tiennent des hommes munis d'armes de hast assez disparates et de braquemards, sortes de sabres courts à large lame affûtée sur un seul tranchant.



La Bataille de Nicopolis
Jean Colombe, Les passages de l'Outremer – Bnf,ms.fr.5594

A l'arrière se tiennent la cavalerie irrégulière *bosibozuk* et les coutilliers, mercenaires européens chargés d'égorger les Cavaliers tombés à terre. Mais dissimulée dans les rangs des *Azabi* se trouve l'arme secrète de Bayezid, des pieux enfoncés dans le sol, assez serrés et en quinconce sur plusieurs rangs. Ce dispositif simple, masqué aux yeux de l'assaillant, est destiné à briser les charges de cavalerie lourde. Sa mise en place est très rapide car un combattant *Azabi* porte, en plus de son arme, un pieu, avec un porteur de masse pour cinq porteurs de pieux. En outre, des cordes sont tendues, ici et là entre deux pieux, créant une sorte de cloisonnement discontinu. Ces cordes sont un obstacle supplémentaire pour l'adversaire, mais servent aussi à fixer les *Azabi* et les empêcher de se disperser ou de fuir trop rapidement, ce qui leur ferait perdre leur effet de masse. Les conséquences d'une panique sont donc considérablement limitées.

De part et d'autre de la position tenue par les *Azabi*, des arbalétriers et des bâtonniers à feu, derrière un petit retranchement de pieux bien visible, ont pour but de dissuader l'assaillant de tenter un débordement par un mouvement tournant. Ces deux positions turques permettent de prendre en écharpe les flancs des charges frontales de la cavalerie des Croisés : ce dispositif incite les Chevaliers de la Croisade à se concentrer sur le centre de la position tenue par les *Azabi*. Le bâton à feu, dont est équipée l'un des deux retranchements des ailes turques, est un long tube chargé de poudre avec une alternance de grosses balles de plomb et de verre pilé. Le feu à répétition de cette arme est dévastateur à courte distance, et est la spécialité de mercenaires génois. Plus en arrière, au pied des collines, une cavalerie légère et, d'après les sources hongroises, des méharistes, semblent constituer le gros de la cavalerie ottomane. Les Janissaires, les Sipahis et la cavalerie lourde des Serbes et des Rouméliotes sont massés derrière les collines et à l'abri d'un petit bois, tous sont donc invisibles depuis les positions des Croisés.

Le plan de bataille de Bayezid, conforme aux usages de la tactique turque, se déroule en trois phases : en premier lieu, l'ennemi est convié à attaquer frontalement, puis une contre-attaque puissante est lancée par les Turcs, et enfin le déferlement de l'infanterie d'élite des Janissaires fait d'une simple défaite une débâcle définitive.

Dans le camp adverse, une partie des fantassins est laissée face aux portes de Nikopol pour prévenir une tentative des assiégés d'attaquer l'arrière des Croisés. Le reste de l'armée fait mouvement pour se placer sur le très proche champ de bataille. Les Croisés se rangent suivant un ordre très classique. La Chevalerie franco-bourguignonne, qui forme le plus gros contingent de l'armée de Sigismond, est au centre, prête à charger, avide de gloire. Jusqu'à la dernière minute, les chefs de cette Chevalerie, et à leur tête le Comte Jean de Nevers, ont exigé d'avoir l'honneur de charger les premiers. Les Hongrois, les Hospitaliers et les Valaques, connaissant les méthodes de combat des Turcs, demandent que les troupes d'élite ne soient engagées qu'après l'élimination de l'avant-garde ennemie par l'infanterie. Mais passer derrière la piétaille, derrière des gens de rien, n'est pas acceptable pour l'orgueil des Chevaliers d'occident. Les conseils de prudence émis par les Capitaines les plus expérimentés sont rejetés avec véhémence et les décisions du conseil de guerre transformées en une affaire d'honneur, avec tous les *a-priori* que cette attitude comporte. Jean de Nevers et les plus impétueux Chevaliers franco-bourguignons contraignent Sigismond **DE LUXEMBOURG** à se plier à leurs exigences. La conséquence immédiate est une remise en cause des ordres que pourrait donner Sigismond au cours de la bataille, son autorité de chef de la Croisade ayant été bafouée : la discipline n'est pas la force principale des armées féodales, loin de là. D'autre part, le conflit latent entre Croisés occidentaux et "orientaux" est maintenant ouvert et Valaques et Hongrois ont perdu confiance et respect pour leurs compagnons d'armes.

Faisant fi des ordres donnés, les Chevaliers occidentaux font amener les prisonniers turcs de la garnison d'Orjahovo sur le front de leur troupe et les font égorger face à l'armée du Sultan pour la frapper de terreur. Loin d'obtenir le résultat voulu, cette cruauté gratuite aura de funestes conséquences.

Derrière les Chevaliers franco-bourguignons et sur les ailes sont placés les fantassins, par contingents nationaux. Toujours sur les ailes, mais derrière l'infanterie, sont rangées d'un côté la cavalerie hongroise et croate, cuirassée à l'occidentale, et de l'autre côté la cavalerie légère de Mircea cel Batrân, Voïévode de Valachie. Bien que les sources soient muettes sur ce point, il est vraisemblable que les cavaliers lourds du Tsariat de Vidin, couverts d'épaisses écailles de fer à la façon des anciens cataphractaires, aient pris place avec les autres vassaux du Roi de Hongrie auprès de la Chevalerie hongroise. Un peu en retrait, la réserve est constituée d'un contingent de la Chevalerie Hongroise et des Hospitaliers, à la jonction des ailes et du centre. De là, les cavaliers cuirassés de la réserve peuvent facilement intervenir en cas de besoin.

Avant même que toutes les forces des Croisés soient en place, la Chevalerie franco-bourguignonne, incapable de réfréner son ardeur, se lance au galop.

Les archers des *Azabi*, après avoir tiré leurs premières flèches, reculent précipitamment de quelques pas, dans la pagaïe, découvrant ainsi les premières rangées de pieux où vient se briser l'élan de la charge. Ne pouvant passer aisément à travers cette fortification rustique, les Chevaliers jettent leurs lances et, voulant à tout prix en découdre, mettent pied à terre et attaquent les *Azabi* à grands coups d'épée.



La bataille de Nicopolis – Chroniques de Jean Froissart – Bnf ms.fr.2646

L'armement léger des *Azabi* et leur manque de cohésion sont inefficaces face à des hommes cuirassés et puissamment armés. Malgré le frein que représente le poids de leur cuirasse, les Chevaliers portent des coups qui font reculer les *Azabi* dont la plupart ne tardent pas à prendre la fuite. Une partie des Chevaliers continue à massacrer les *Azabi* empêtrés dans les pieux, tandis que d'autres Croisés, toujours à pied, poursuivent les fuyards et commencent à s'engager dans le vallon entre les deux collines. L'infanterie des Croisés se met en marche, tant en direction du centre, totalement disloqué, des *Azabi* que vers les positions des ailes turques.

C'est alors que se démasque le dispositif mis en place par le Sultan.

Les Sipahis, dévalant la pente d'une des deux collines, se ruent sur les Chevaliers démontés qui leur sont une proie facile. Pendant ce temps, l'infanterie des vassaux et des mercenaires, arbalétriers, bâtonniers à feu et couleuvriniers en tête, marche sur les Chevaliers démontés, dispersés, qui sont encore dans la zone des pieux. Les Chevaliers, éparpillés et privés de leurs montures sont bousculés, mis hors de combat ou faits prisonniers. Le corps le plus puissant de la Croisade est anéanti, alors que les Janissaires font mouvement pour nettoyer le champ de bataille au fur et à mesure de leur avance, appuyés par la cavalerie irrégulière.

L'infanterie des Croisés, qui s'était fractionnée, est chargée par la cavalerie légère turque qui se concentre, à chaque charge, sur une seule unité adverse.

L'*akincilar*, légèrement armée et extrêmement mobile, donne là toute sa mesure, et ses rapides mouvements tournoyants rendent impossible toute tentative d'action d'une infanterie qui perd sa cohésion et en devient encore plus vulnérable. La garnison turque de Nikopol lance une sortie générale, bouscule les quelques fantassins croisés qui lui font face, et s'empare du camp des assiégeants.

La cavalerie lourde des Chevaliers Serbes et des cataphractes de Roumélie se met en place, sur le versant de la seconde colline, tandis que la cavalerie valaque se retire sans prendre part au combat, jugeant avec raison que la bataille est perdue depuis que les Chevaliers de France et de Bourgogne ont mis pied à terre. Il n'est pas non plus impossible que ce retrait ait été négocié car, selon l'usage du temps, des pourparlers sont menés à un haut niveau alors que la bataille fait rage. C'est donc sur la seule Chevalerie hongroise que se porte l'attaque de la cavalerie lourde turco-serbe regroupée, qui traverse en diagonale le champ de bataille et jette la panique dans les derniers groupes de fantassins croisés encore structurés.



Combat entre Chrétiens et Musulmans sur une miniature du XIV ème siècle

Les Hospitaliers se lancent dans une contre-charge qui frappe de flanc Serbes et Rouméliotes. Le petit nombre des Chevaliers de Rhodes est insuffisant pour l'emporter, mais le choc de leur charge a brisé l'élan des vassaux du Sultan. Chevaliers de Hongrie et Sipahis entrent dans cette mêlée où les Croisés mènent un combat sans espoir qui ne fait que retarder la fin de la bataille. Tandis que les Janissaires annihilent les derniers noyaux de résistance, la cavalerie légère poursuit les fuyards et disperse les groupes en retraite.

Sigismond, le Roi de Hongrie, pressé par les siens de sauver sa vie, gagne la rive du Danube, toujours accompagné par le Grand-Maître Philibert **DE NAILLAC**. Au moment d'être pris par les Turcs, les fugitifs, sept hommes en tout, se jettent dans une barque de l'Hôpital qui s'éloigne rapidement du rivage et rejoint la flottille qui est en sûreté sur le fleuve.

Avant la fin du jour, l'armée des Croisés, qui comptait 20.000 à 25.000 hommes au matin de la bataille, est anéantie. Les pertes sont effroyables.

L'Amiral de France Jean de Vienne et le Grand-Prieur d'Allemagne Friedrich **VON HOHENZOLLERN** sont tués dans les combats. Nombre d'Hospitaliers cessent d'être mentionnés dans les archives et doivent être, pour la plupart, considérés comme morts dans cette bataille. L'armée hongro-croate est disloquée et une grande partie de sa Chevalerie a péri. Les Valaques, qui se sont retirés sans prendre part à la bataille, se replient sans dommage pour repasser le Danube et regagner leurs terres.

Pratiquement tous les Chevaliers occidentaux survivants sont prisonniers des Turcs. Des petits groupes de Chevaliers Hongrois et quelques Chevaliers de Rhodes parviennent à s'échapper grâce à leurs montures. Ceux qui sont désarçonnés sont pris ou tués. Les blessés sont souvent achevés, les plus grièvement atteints sont abandonnés. La troupe victorieuse, comme c'était l'usage, se livre au pillage, détresse cadavres et mourants, et récupère chevaux, armes et équipements.

La colère des Turcs n'est pas calmée après la bataille, eux qui avaient assisté au massacre des prisonniers d'Orjahovo, sinistre prélude au combat. Le camp des Croisés est pillé, avec le pavillon du Roi de Hongrie, les luxueux harnois des Bourguignons et la vaisselle d'or et d'argent. Un trésor découvert en 1976 à Nikopol (exposé à Paris au Grand Palais, dans le cadre de l'exposition "La Bulgarie Médiévale, Art et Civilisations "de juin à août 1980) et qui contient plusieurs pièces d'orfèvrerie occidentale de cette époque, provient probablement du pillage des bagages des Croisés. Le lendemain, Bayezid fait défiler les milliers de captifs devant lui.

Jacques **DE CRÉQUY**, Chevalier, Seigneur de Helly, qui parlait le turc pour avoir été naguère captif des Ottomans, donne au Sultan l'identité et l'importance de chacun. Bayezid n'en retient que 27, parmi les plus prestigieux, pour les mettre à rançon. Tous les autres sont immédiatement exécutés.

« *Les têtes tombaient, rapporte la chronique, comme de la grêle ...* »



Massacre de Nicopolis – Maître du livre d'heures de Dresde

Les pertes sont très lourdes pour la Chevalerie de France et de Bourgogne, et le déficit démographique, créé dans la caste chevaleresque par cette exécution massive, va grever durablement la société française.

APRES LA BATAILLE

A Nikopol ne sont épargnés que les jeunes gens, au nombre de 300, réduits en esclavage. En dehors des 27 captifs du Sultan, il faut évoquer les prisonniers capturés par les vassaux et par les officiers de l'armée ottomane ayant agi en leur nom propre. Le Sultan s'étant réservé les "personnes de qualité", ces captifs de second ordre sont surtout des hommes d'armes, des gens d'hast ou de trait, ou des serviteurs. Dans le meilleur des cas, ils sont incorporés dans une unité militaire ottomane où ils sont en semi-liberté mais, la plupart du temps, ce ne sont plus que des esclaves. A de très rares exceptions près, le peu enviable destin de ces esclaves nous est inconnu.

En ce qui concerne la Chevalerie de France et de Bourgogne, les pertes sont très lourdes, une génération après la ponction qu'a été la Peste Noire, et le surcroît de déficit démographique, créé dans la classe chevaleresque par cette exécution massive, va grever durablement la société française. La Chevalerie, naguère ouverte aux hommes de valeur et leur offrant une possibilité de promotion sociale, accentue son repli sur elle-même et se constitue en caste fermée, réservée aux hommes "bien nés".

Rançons et frais de captivité :

Pour la rançon des captifs, le Sultan Bayezid exige, après négociation, le paiement de la somme considérable de 200.000 ducats d'or. Le Maréchal de France Jean II **LE MEINGRE**, "**BOUCICAUT**", mis à rançon par le Sultan bénéficie d'une libération anticipée pour annoncer au Roi de France le montant des rançons exigées par Bayezid.

En contre-partie de cette libération, son frère cadet Geoffroy **LE MEINGRE**, Chevalier et lui aussi capturé à Nikopol, est retenu en otage jusqu'au paiement complet de leurs deux rançons.

Dans le même but, Jacques **DE CRÉQUY**, après avoir participé à la négociation sur le montant des rançons, est envoyé par le Sultan auprès du Duc de Bourgogne, puis revient en Turquie quelques mois plus tard avec un premier versement de 75.000 ducats dont 30.000 ducats avancés par l'Ordre de l'Hôpital. Ce premier versement permet la libération des captifs qui s'engagent sur l'honneur (l'honneur est alors une valeur sûre) à résider à Venise, leur port de destination, jusqu'à l'acquittement du reliquat de leur rançon. Malgré la rapidité de paiement du premier acompte, plusieurs captifs meurent en 1397 avant de retrouver la liberté. La peste qui sévit alors en Asie Mineure et dans l'Orient méditerranéen en est vraisemblablement la cause.

Parmi ces captifs morts prématurément, on peut citer le Connétable de France Philippe d'Artois mort en juin 1397, Enguerand VII de Coucy emmené en captivité en Bythinie et qui y décède de ses blessures en 1397, de même que le seigneur Serbe Vuk **BRANKOVIĆ**. Mais la maladie frappe aussi les captifs libérés pendant leur voyage de retour.

C'est ainsi que Guy VI **DE LA TRÉMOUILLE** "le Vaillant", meurt à Rhodes en décembre 1397. Le Capitaine des hommes d'armes du Roi de France, Henri **DE BAR**, meurt à Trévisé alors que son retour est presque achevé.

Le montage financier du versement des rançons est assez complexe. Le Roi de France, ne pouvant honorer cette dette, se contente d'un petit versement et fait appel à des banquiers. Sigismond **DE LUXEMBOURG**, mis dans l'embarras par la révolte de la noblesse croate, ne peut déboursé la somme qu'il s'était engagé à verser, et contracte un lourd emprunt auprès du Duc de Bourgogne.

Malgré sa richesse et sa puissance, le Duc ne peut assurer seul la dépense de ses engagements cumulés. Il fait lui aussi appel à des banquiers, dont son Conseiller et familier le banquier Dino **RAPONDI** à qui il emprunte 200.000 florins d'argent, somme égale à 100.000 florins d'or ou 100.000 ducats d'or, ces deux monnaies pesant 3,50 grammes d'or fin.

Le financement de ces emprunts "d'État" est principalement assuré par l'impôt. Dans la seconde moitié du Moyen Âge, le terme d'impôt désigne les taxes destinées à financer une guerre, et est donc temporaire, puisque limité au temps de guerre. L'impôt est également limité géographiquement, car il ne peut s'appliquer qu'aux provinces où se déroule le conflit : une guerre en Picardie ne concerne que les Picards, pas les Angevins ni les Auvergnats. Si la guerre de Picardie s'étend à la Normandie, les Normands doivent acquitter l'impôt. L'impôt est "assis" sur les paroisses, les corps constitués et les domaines selon une "assiette" calculée spécifiquement. Les Ordres et communautés religieuses ne sont pas exemptés du paiement de l'impôt. Une province ravagée par la guerre est également touchée financièrement par l'imposition. Pour le financement d'une Croisade, tous les Chrétiens sont concernés et donc, en principe, tout le pays est soumis à l'impôt. Mais le calcul de l'assiette est assez long, puis la mise en place de la perception de cet impôt peut rallonger les délais ... sans parler des difficultés de paiement dans des régions ruinées par la guerre ou en raison d'une économie fragile.

Le désastre de Nikopol et la rançon exigée par le Sultan démultiplient le besoin de financement, et les menaces qui pèsent sur le sort des captifs contraignent les souverains à précipiter les paiements. Dans l'urgence, le Duc de Bourgogne fait appel à l'Ordre de l'Hôpital et à ses dignitaires. De plus, l'impôt levé dans les Etats de Bourgogne frappe aussi l'Ordre de l'Hôpital en tant que corps constitué, et ses Commanderies en tant que domaines fonciers. Par exemple, la Flandre, possession du Duc de Bourgogne, est taxée en août 1397 de 100.000 nobles d'or, monnaie de Flandre (soit près de 200.000 ducats), et les Chevaliers de Rhodes paient une contribution dont le montant est fixé par la Chambre des Comptes du Duché :

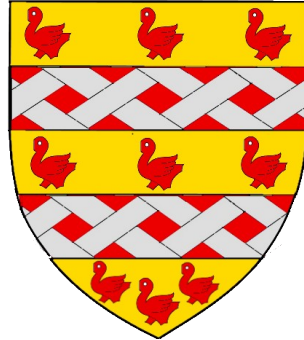
[...] *des hospitaliers de Rodes* M IIII^{XX} I [ivres]

[...] *des hospitaliers de [la Commanderie de] Haultavesne* IIII^{XX} X I [ivres]

[...]

L'Ordre n'a pas dans ses coffres les sommes nécessaires en numéraire pour payer l'impôt et avancer l'emprunt demandé par le Duc. L'Ordre puise donc dans ses bijoux et la réserve de métal précieux qu'il possède. Ce métal se présente sous forme de "vaisselle blanche" en argent massif, "vaisselle dorée" en vermeil, et vaisselle d'or.

Cette vaisselle a la même valeur qu'un poids égal de monnaie du même métal. La vaisselle précieuse a le double mérite d'être une thésaurisation et d'être ... une vaisselle de table à utiliser comme telle. L'hôpital de Rhodes est lui aussi doté de vaisselle d'argent servant de fonds de réserve, et est la vaisselle quotidienne, incassable, pour les repas des malades et pouvant être nettoyée en étuve.



Armes de Domenico d'Alemagna bailli de Naples

Les sommes avancées par l'Ordre et ses dignitaires sont rassemblées par le Procureur Général de l'Ordre, Domenico **D'ALEMAGNA**, Chevalier de la Langue d'Italie, Bailli de Naples (depuis 1381) et de Morée (depuis 1392) et ancien Bailli de Chypre (1383-1386).

Mais les Princes, même captifs, veulent "tenir leur rang" et contractent de lourdes dettes qui s'ajoutent à leurs frais de détention. Ces dépenses sont encore plus importantes après la libération des prisonniers. Jean de Nevers dépense sans compter pour fêter avec éclat sa liberté retrouvée, et ce tout au long du voyage de retour. C'est ainsi que, lors de son escale dans l'île de Mitylène, le Comte de Nevers valide le 10 août 1397 une série de reconnaissances de dettes contractées, notamment, auprès des dignitaires de l'Ordre. Ce document nous est connu par une copie établie à Dijon par la Chambre des Comptes du Duché de Bourgogne le 25 octobre 1398 et conservée aux Archives Départementales de Côte d'Or :

[...] Item vaisselle blanche appartenant au dessus dit Frère Dominique VII^e LXI mars III onces.

Item vaisselle dorée appartenant audit Frère Dominique II^e XXXVII mars

Item vaisselle d'or appartenant audit Frère Dominique XVIII mars II esterlins

Item ont été prins plusieurs joyaux de perles d'or et d'argent à l'infirmierie appartenant audit Frère Dominique II^m V^e ducats

Item a presté ledit frère Dominique en argent comptant pour convertir au premier paiement de laditte rainçon VI^m V^e LXXVIII ducas VIII juillas 1/2

Item a presté ledit Frère Dominique audit monseigneur de Nevers pour convertir en ses nécessitez II^m ducas

Cette vaisselle d'argent vaut 5.331 ducats à 7 ducats le marc,

la vaisselle de vermeil 2.270 ducats à 10 ducats le marc,

la vaisselle d'or 1.203 ducats à 65 ducats le marc.

Soit, avec les joyaux, un prêt de 11.304 ducats consenti par Domenico **D'ALEMAGNA** sur ses biens personnels, en sus des sommes en numéraires qu'il prête en tant que Procureur de l'Ordre.

Mais les dettes générées par les suites de la bataille de Nikopol sont un véritable gouffre : par un acte passé à Trévisse le 20 janvier 1397 a.s. (1398 n.s.), Jean Comte de Nevers reconnaît avoir reçu de Frère Domenico **D'ALEMAGNA** la somme de 15.000 ducats d'or, monnaie de Venise.

Le fait qu'un Chevalier de Rhodes se dessaisisse ainsi de ses biens est d'autant plus remarquable que les Hospitaliers captifs doivent payer leur rançon sur leurs biens propres ou l'argent de leur famille, sans qu'il soit question de recevoir la moindre aide de l'Ordre : *porro observandum quemlibet captivum Equitum teneri se redinere ex manu Turcorum, propria sui patrimonii vel familiae pecunia.*

Les sommes sont toujours exprimées en ducats, monnaie d'or de Rhodes alignée sur le ducat de Venise, dont il a le même poids d'or et dont le motif (le Grand-Maître agenouillé recevant un étendard de la main de saint-Jean-Baptiste) est presque identique à celui du ducat vénitien (le Doge agenouillé recevant un étendard de la main de saint Marc). A Rhodes le ducat d'or se conjugue en gilats d'argent pour les petites sommes inférieures à un ducat.

L'utilisation de cette unique référence monétaire permet une parfaite transparence. Il est en effet interdit aux chrétiens de prendre un bénéfice sur un prêt, tout intérêt étant considéré comme étant de l'usure. Pour tourner cette interdiction, on peut passer par un intermédiaire non chrétien (juif en Europe occidentale) qui se rémunère et rémunère le prêteur. On peut aussi utiliser la lettre de change, inventée au Moyen Âge, employant pour le remboursement une autre monnaie que celle du prêt en jouant sur la différence de valeur des diverses monnaies.

Dans les prêts consentis par l'Ordre de l'Hôpital et ses dignitaires, la somme prêtée ne varie pas sur les reconnaissances de dette et sur les reçus de remboursement. C'est un prêt totalement gratuit.



- 1- ducat d'or de Rhodes - Dieudonné de Gozon - photo Numista.com
(le Grand-Maître agenouillé recevant un étendard de la main de saint-Jean-Baptiste)
- 2- gilat d'argent de Rhodes - Helion de Villeneuve - photo Numisbids.com-Jean Elsen et Fils (le Grand-Maître agenouillé devant la croix)
- 3- ducat d'or de Venise - doge Michele Steno – photo Classical Numismatic Group
(le Doge agenouillé recevant un étendard de la main de saint Marc).
- 4- Noble d'or Henri V d'Angleterre - photo Classical Numismatic Group
(le souverain de face à mi-corps dans une nef).

Le premier acompte de la rançon ayant été versé, plusieurs captifs quittent l'Empire Ottoman en s'embarquant pour Venise puis, après paiement du reliquat, regagnent leur province par petites étapes où l'argent coule à flots.

Le retour en Bourgogne donne lieu à de grandes festivités au cours desquelles les anciens Croisés sont accueillis en héros et fêtés comme des vainqueurs. Avec moins de tapage, on célèbre ceux qui ont trouvé une mort glorieuse, tout en redistribuant leurs fiefs devenus vacants, et l'on s'empresse d'oublier la défaite et ses causes. Lesquelles causes étaient trop évidentes pour que les chroniqueurs contemporains les passassent sous silence.

Sigismond DE LUXEMBOURG :

Le Župan croate Stefan II **LACKFI** [Stjepan II **LACKOVIĆ**] à qui Sigismond **DE LUXEMBOURG** avait confié la gestion de ses états pendant la Croisade, est fort mécontent de la conduite de la chevauchée et de son résultat catastrophique.

Sigismond est donné pour mort ou captif lors de la bataille de Nikopol et Stefan II **LACKFI** saisit l'opportunité de cette fausse nouvelle pour réunir l'assemblée des Župans croates, le Sabor. Ce Sabor élit Ladislav **D'ANJOU-NAPLES** comme nouveau Roi de Hongrie et Croatie.

Rapidement informé, Sigismond, qui avait rejoint Constantinople, quitte la ville impériale en urgence au tout début de l'année 1397 pour revenir, par la voie maritime, dans ses terres. A peine arrivé en Dalmatie, il convoque un nouveau Sabor en promettant grâce, sûreté et pardon aux conjurés. Au cours de ce "Sabor sanglant", malgré ses promesses, ses opposants, dont Stefan II **LACKFI** [Stjepan II **LACKOVIĆ**] et son neveu Stefan III **LACKFI** [Stjepan III **LACKOVIĆ**], ancien Maréchal de Croatie, sont massacrés. Nombre d'adversaires sont éliminés dans ce "Sabor Sanglant", mais leurs partisans se soulèvent et la Dalmatie et une partie de l'Esclavonie échappent plus ou moins au pouvoir de Sigismond **DE LUXEMBOURG**. Deux ans plus tard, Ladislav **D'ANJOU-NAPLES** débarque sur la côte dalmate et est sacré Roi par un Archevêque latin. Miklos II **GARJANAY** [Nicholas II **GARAI**] Palatin de Hongrie, dépêché par Sigismond, bat les insurgés et leurs alliés bosniaques, et rétablit l'autorité hongroise sur l'ensemble de la Croatie.

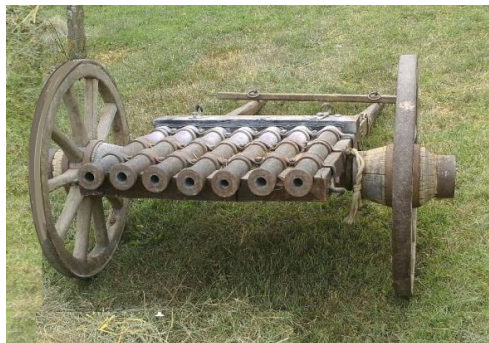
Les taxes destinées au paiement des frais occasionnés par la Croisade de Nikopol (dont le remboursement de l'emprunt contracté auprès du Duc de Bourgogne) ainsi que la levée d'une nouvelle armée suscitent en 1401 une révolte de l'aristocratie magyare. Le Palatin de Hongrie, qui se joint à la révolte, retient prisonnier Sigismond **DE LUXEMBOURG**. Une fois la révolte hongroise calmée, Sigismond, conscient du marasme où se trouve l'Empire Ottoman après la défaite d'Angora et la mort du Sultan Bayezid, essaie de convaincre les souverains d'Europe Centrale et Occidentale d'attaquer les Ottomans, divisés et dont les forces rivales sont dispersées. C'est là, en effet, une formidable opportunité de réaliser enfin la destruction définitive de la puissance ottomane. Mais, alors que le poids financier de la Croisade est encore loin d'être absorbé, le souvenir de la débâcle de Nikopol et du massacre des Croisés est encore trop vif pour que les Princes d'Europe et leurs vassaux puissent s'intéresser à un tel projet. Ce n'est que 40 ans plus tard que le jeune Roi de Pologne Wladislav **JAGELLON** tentera l'aventure. Mais les Ottomans ont eu amplement le temps de se ressaisir et d'augmenter encore la puissance de leur Empire.

L'impétuosité du Roi de Pologne provoque un scénario très proche de celui de Nikopol. Wladislav perd la vie sous les murs de la cité portuaire de Varna (*Варна* en Bulgarie) mais y gagne le surnom de *Wanenski*, comme les Polonais nomment ce souverain. Cette *Croisade de Varna* est la dernière qui soit menée contre les Sultans Ottomans pour sauver Constantinople.

Entre temps, en 1400, l'Empereur Germanique Venceslav **DE LUXEMBOURG** est déposé par les Grands Electeurs qui élisent Sigismond **DE LUXEMBOURG**, son demi-frère, Roi des Romains en 1411. A la mort en 1419 de Venceslav **DE LUXEMBOURG**, qui s'était réservé la Bohême, Sigismond lui succède comme Roi de Bohême. L'hérésie hussite est alors très active en Bohême et en Moravie, et quatre ans auparavant, à l'exécution sur le bûcher de Jean **Huss** en 1415, les provinces se soulèvent. Cette révolte, bien que très spécifique, s'inscrit dans le contexte des rebellions paysannes, tout à la fois religieuses et sociales, qui secouent le Saint-Empire Romain Germanique de 1393 à 1517. Les affrontements sont très violents et l'armée populaire des Hussites met en échec l'armée féodale de la Couronne de Bohême.

Ces succès sont dus à de nouvelles techniques de combat qui se révèlent très efficaces contre la cavalerie lourde des Chevaliers impériaux.

Le *Ring*, par exemple, est un fortin rustique formé par des chariots rapidement mis en cercle, qui brise une charge de cavalerie lourde et protège les fantassins qui s'y abritent et peuvent ajuster leur tir sur les assaillants. On fait aussi un large emploi du ribaudequin, assemblage de canons de petit calibre fixés côte à côte sur un même affût muni de roues et parfois protégé par un mantelet. Plus léger qu'une pièce de campagne, très mobile et facilement maniable par des hommes à pied, le ribaudequin produit un feu de salve redoutable à courte distance. Pour éviter d'être renversé par des cavaliers après avoir tiré sa salve, il est souvent équipé de longs fers pointus et aiguisés forts dissuasifs.



Ribaudequin

Longues et massacrantes, les Guerres Hussites durent tout au long du règne de Sigismond et la paix ne revient en Bohême qu'en 1436, un an avant sa mort.

En 1433, Sigismond **DE LUXEMBOURG**, déjà élu, est couronné à Rome Empereur du Saint-Empire. Dernier Empereur de la Maison de **LUXEMBOURG**, qui en a compté quatre en trois générations, il meurt en 1437.

Bayezid Yıldırım :

Juste après le massacre des Chevaliers croisés et poursuivant sur sa lancée, Bayezid envoie ses troupes remonter le cours du Danube sur sa rive droite,

en reprenant les places perdues peu auparavant. Les Ottomans franchissent l'Iskär et s'emparent de la quasi totalité du Tsariat de Vidin avant la fin de l'année 1396, châtiant ainsi de leur participation à la Croisade les derniers Bulgares qui échappaient encore à l'autorité du Sultan.

D'autre part, en annexant le Tsariat de Vidin, le Sultan incorpore à son Empire, pour la première fois, un vassal du Royaume de Hongrie. L'armée ottomane pousse sa conquête jusqu'aux environs du débouché aval des défilés des Portes de Fer, toujours sur la rive droite du Danube, vraisemblablement en face de Turnu Severin qui se trouve sur la rive gauche du fleuve. Là se trouvent les vestiges du pont romain, bâti sous Trajan par Apollonore de Damas. Ce pont, qui fut le plus grand du monde (135 m de longueur, 20 m de largeur, 45 m de hauteur) jusqu'aux ponts métalliques du 19^{ème} siècle, est souvent considéré comme abandonné dans la seconde moitié du 13^{ème} siècle. Pourtant, malgré les effondrements partiels, un usage réduit du pont est attesté pendant encore un siècle, et ce n'est qu'au 16^{ème} siècle que l'Empire Ottoman décide de ne pas restaurer le pont et détruit ses piles pour sécuriser la navigation fluviale. Atteindre et contrôler la culée fortifiée du pont, située en territoire serbe, est un objectif aussi symbolique que stratégique pour le Sultan. Ce point ultime de l'avance ottomane sous Bayezid marque la triple frontière traditionnelle entre la Bulgarie et la Hongrie (Banat de Severin). Puis les Turcs se retirent sur Vidin.

Ivan Stracimir, Tsar de Vidin depuis 1371, est captif du Sultan puis exécuté. Mais son fils Konstantin II Asen, associé au trône comme co-Tsar depuis c.1382, s'échappe et continue à lutter. La domination de l'Empire Ottoman sur la Bulgarie durera jusqu'en 1876, presque un demi-millénaire. Avec la rapidité qui le caractérise et lui vaut son surnom, Bayezid "la Foudre", Bayezid lance une expédition éclair en Anatolie, avec la participation de la Chevalerie serbe, afin de conquérir les derniers Emirats Turcs encore indépendants. Le plus important, l'Emirat de Karaman, tombe en 1398, et Bayezid retourne à l'interminable siège de Constantinople.

Pendant la marche de l'armée turque vers le Danube et les opérations militaires qui suivent la bataille de Nikopol, le siège de la capitale néo-byzantine n'a pas été réellement suspendu.



En 1400, l'arrivée en Asie Mineure de Tamerlan (*Timur Lenk*, Timour le Boîteux), *Amir* (Emir) Mongol de Samarkand, modifie radicalement la situation. De retour de la conquête de l'Inde, Tamerlan s'empare d'Alep et de Damas, bat le Sultan mameluk du Caire, puis se dirige vers l'Anatolie. Pour faire face à cette invasion, Bayezid est contraint de lever le siège de Constantinople pour concentrer toutes ses forces en Anatolie. Mais avant que son armée de *Rumeli* se mette en route, le Sultan obtient du Basileus Manuel II un nouveau traité de soumission qui fait de l'Empire Néo-byzantin un vassal de l'Empire Ottoman, avec le paiement d'un très lourd tribut et entre autres, l'obligation de construire une mosquée à l'intérieur de la ville.

Buste de Tamerlan par Mikhail Guerassimov

La situation s'envenime en Anatolie où, en 1400, les Emirats Turcomans récemment conquis se révoltent contre Bayezid et se soumettent à Tamerlan. La confrontation a lieu au centre de l'Anatolie le 20 juillet 1402 : la bataille d'Angora (l'antique Ancyre, aujourd'hui Ankara) se solde par l'écrasement de l'armée de l'Empire Ottoman.

Le Sultan Bayezid, est fait prisonnier, puis exécuté. Tamerlan continue sa chevauchée de conquête jusqu'à la Mer Egée, sur la côte de laquelle il ravage Ephèse (*Alto Luogo*, aujourd'hui Efes) et s'empare de Smyrne (aujourd'hui Izmir) dont la ville haute était tenue par les Turcs tandis que le port et la ville basse, possessions pontificales, étaient défendus par les Chevaliers de Rhodes. Les troupes mongoles et leurs alliés refluent ensuite vers l'Asie Centrale. Cette invasion mongole est la plus destructrice et la plus meurtrière de toutes. Tamerlan extermine les vaincus, à l'exception des artisans d'art qui sont déportés vers Samarkand, et d'un petit contingent de femmes et d'enfants qui sont vendus comme esclaves.

L'Empire Ottoman est disloqué et son armée détruite, mais les souverains d'Europe, pourtant tous épargnés par l'invasion mongole, ne saisissent pas cette formidable opportunité d'en finir avec la puissance ottomane. Le traumatisme causé par la fin tragique de la Croisade de Nikopol, six ans auparavant, a certainement été déterminant dans cette désaffection de l'occident.

Par contre, profitant de la décomposition de l'Empire Ottoman et de l'émiettement du pouvoir, les Chevaliers de Rhodes, plutôt que de relever les ruines de Smyrne, s'installent à Halicarnasse (aujourd'hui Bodrum), port égéen qui fait face à l'île de Kos, deuxième île du Dodécannèse, possession de l'Ordre de l'Hôpital depuis 1306. L'énorme forteresse bâtie par les Chevaliers de Rhodes, le château Saint-Pierre, a donné son nom à la ville de Bodrum, corruption turcique du latin *Petrum*.

Mais la défaite d'Angora et la mort de Bayezid ont une autre conséquence. Pour consolider ses conquêtes, Tamerlan veut ouvrir des relations diplomatiques avec les royaumes occidentaux, et il libère tous les captifs que ses capitaines trouvent dans les forteresses ottomanes. Une libération sans condition ni versement de rançon. C'est ainsi que Humbert, Bâtard de Savoie, retrouve la liberté après 6 ans de captivité. Par contre Philippe DE BAR meurt la même année 1402 avant de pouvoir retourner en Bourgogne.

En 1403 et 1404, Tamerlan se replie sur l'Asie Centrale, en s'emparant au passage de la Géorgie, et regroupe ses troupes pour attaquer la Chine. Au moment de prendre la tête de l'expédition de conquête, il meurt en février 1405, sans doute de la peste.

Le funeste destin de la Bulgarie :

Le co-Tsar de Vidin, Konstantin II Asen (c.1372-1422), se réfugie en Hongrie après la prise de Vidin par les Ottomans dans leur exploitation de la bataille de Nikopol. Il se proclame Tsar de Bulgarie à l'annonce, en 1397, de la mort de son père, le Tsar Ivan Stracimir, captif du Sultan Bayezid. Le titre impérial de Konstantin II Asen ne rencontre aucune objection de la part des cours européennes, et le nouveau Tsar rentre peu après dans le domaine bulgare qui échappe encore aux Turcs, à l'extrême ouest de l'ancien Tsariat de Vidin.

Mais l'exercice du pouvoir est difficile dans ce reliquat d'Empire dont le Tsar est tout à la fois vassal du Roi de Hongrie pour le Tsariat de Vidin, et du Sultan comme relevant du Beylerbey de Roumélie.

En 1403 La situation est radicalement modifiée : l'exécution de Bayezid par Tamerlan fragilise l'Empire Ottoman qui perd sa cohésion pendant la guerre civile dite de "l'Interrègne Ottoman" qui oppose quatre des fils de Bayezid. L'année suivante, le Tsar Konstantin Asen, de concert avec son cousin le Prince Fružin (Фружин, *Frujin, Fruzhin*, c.1380-1460), fils de Ivan Šišman dernier Tsar de Târnovo exécuté en 1393, suscite une révolte dans la Bulgarie danubienne contre les nouveaux maîtres turcs. Ce soulèvement reçoit l'appui du Voïévode de Valachie Mircea cel Bâtrăn, qui s'empare de la Bessarabie.

Les insurgés bulgares bénéficient aussi d'une alliance avec le Prince Stefan Lazarovič de Serbie, qui conquiert sur les Turcs quelques territoires au sud de l'ancien Tsariat de Vidin. Avec un petit contingent fourni par le Roi de Hongrie, Konstantin II Asen reprend Vidin sur Süleyman Beg, prétendant au Sultanat. L'insurrection s'étend au sud des Monts Balkans et les rebelles sont au mieux de leur force en 1408. Les deux Princes bulgares se rapprochent de Musa Çelebi, en lutte contre son frère et rival Süleyman qui est battu et tué en 1411. Après l'élimination de leurs rivaux, les vainqueurs sont Musa 1^{er} Sultan de Roumélie, et Mehmet 1^{er} Sultan d'Anatolie. En remerciement de l'aide apportée, le Tsar attend une reconnaissance de la restauration d'un Etat Bulgare par le nouveau Sultan. Mais Musa, qui a incorporé Serbes et Valaques dans son armée, entame une reconquête de la Bulgarie rebelle.

En 1413 éclate un conflit entre les deux co-Sultans, Musa est éliminé et Mehmet, à qui Serbes et Valaques se sont ralliés, reste seul Sultan de l'Empire Ottoman réunifié. La répression de l'insurrection bulgare dure jusqu'en 1417 ou 1418. Les Turcs éliminent pratiquement tous les Boyards et leurs familles, ainsi que l'élite civile et religieuse de Bulgarie. Ne sont épargnés que ceux, peu nombreux, qui se convertissent à l'islam. Les châteaux, les fortifications rurales sont rasés, les monastères sont pillés et incendiés, et les moines massacrés. De nombreux villages sont abandonnés, et la riche Plaine Cisdanubienne, désormais déserte, redevient une steppe. Bien des paysans s'enfuient dans les montagnes, et la Hongrie reçoit un important afflux de réfugiés. L'ensemble du pays devient terre de *timar* et seuls des Turcs peuvent résider dans une tour (*kule*) ou un manoir (*konak*), et les forteresses (*hisar*) reçoivent une garnison de l'armée régulière turque. La population toute entière est réduite à l'état de *rayah*.



Konstantin II Asen, réfugié en Serbie, meurt à Belgrade en 1422 et, la même année, ses domaines, derniers débris du défunt Empire Bulgare, sont définitivement annexés à l'Empire Ottoman. Fružin, réfugié en Hongrie, se proclame Tsar des Bulgares et des Grecs à la mort de son cousin, mais cette titulature *in partibus infidelium* ne trouve aucun écho dans les chancelleries et on le désigne le plus souvent par le nom du Comté de Temes (Temesvár) que lui attribue Sigismond DE LUXEMBOURG dans son Royaume de Hongrie.

Armes de Konstantin II Asen et Fruzhin - Bayerische Staatsbibliothek de Munich

Il continue cependant à lutter contre les Turcs et, en 1425 et 1426, dans le cadre de la campagne menée par Dan II de Valachie, il se rend maître de Vidin, Orjahovo et Silistra, et y restaure une éphémère Principauté de Bulgarie.

En 1443 et 1444, Fružin participe à la désastreuse Croisade dirigée par le Roi de Pologne Ladislav III **JAGELLON**. Après une campagne victorieuse en Serbie et Bulgarie, la coalition chrétienne se retire à Buda pour hiverner. Ladislav **JAGELLON** refuse le traité très avantageux proposé par le Sultan et, pour convaincre ses alliés de reprendre les hostilités, le Roi de Pologne leur promet la couronne de Bulgarie. Partis de Buda, les Croisés suivent la rive droite du Danube, prennent et ravagent Vidin, Orjahovo, Nikopol, mais arrivés sur la côte de la Mer Noire, ils ne peuvent opérer leur jonction avec la flotte de Venise et sont écrasés par le Sultan Murad II à la bataille de Varna (Bulgarie). Dès le début de la bataille, l'impétueux Roi de Pologne réitère les mêmes erreurs que Jean de Nevers à Nikopol ...

Le Prince Fružin, Comte de Temes et Chevalier de l'Ordre hongrois du Dragon Renversé [symbolisant la chute de l'Empire Ottoman], meurt en 1460 à Braşov (Roumanie).

La fin du Grand Schisme :

La division de l'Église catholique est l'une des causes premières de l'échec de la Croisade de Nikopol, avec le désintéret des pays reconnaissant l'autorité de "l'autre Pape". La participation d'autres contingents nationaux aurait eu pour effet, outre une augmentation conséquente des effectifs, de constituer un contre-poids à l'influence du Comte de Nevers.

Le Grand Schisme, avec deux Papes concurrents, est un scandale que plusieurs souverains et prélats tentent de réduire. Dans ce but, le Grand-Maître des Chevaliers de Rhodes Philibert **DE NAILLAC** déploie une intense activité diplomatique, parcourant l'Europe à la rencontre des souverains et des prélats, tout en œuvrant à réduire le Schisme dans son Ordre. A l'initiative du Duc de Bourgogne Philippe II le Hardi, un premier concile, essentiellement français, se réunit à Paris en 1398 suite aux conclusions édictées par la Sorbonne. Ce concile, en fait un synode national, décide de soumettre le Pape d'Avignon Benoît XIII à la *soustraction d'obédience* en le privant de la plupart de ses revenus qui sont de ce fait dévolus à la Couronne de France. L'Église de France fonctionne désormais de façon autonome, avec le Roi comme chef, le Pape n'ayant plus qu'une compétence spirituelle. Moins d'un siècle et demi plus tard, le Roi d'Angleterre s'en inspirera pour instituer l'Église Anglicane. Mais cette politique est un échec, malgré le siège d'Avignon pour tenter de faire plier Benoît XIII, car la gestion de l'administration royale est calamiteuse et la création de nouvelles taxes sur le clergé provoque de vives protestations. Benoît XIII est rétabli dans ses droits financiers par le Conseil du Roi de France en 1403.

Cependant, le mouvement gallican, latent dans l'Église de France, resurgira parfois avec vigueur jusqu'au milieu du 20ème siècle.

Convoqué par des Cardinaux de Rome et d'Avignon, un Concile se réunit à Pise en 1409, dépose les deux Papes Benoît XIII et Grégoire XII, et élit le Cardinal Pierre de Candie, Archevêque de Milan. Le nouveau Pape, de son vrai nom Petros **FYLARGIS**, est un Crétois "vénitien blanc" issu de la francocratie, et prend le nom d'Alexandre V.

Benoît XIII et Grégoire XII ayant refusé de se démettre, il y a désormais trois Papes rivaux, celui d'Avignon, celui de Rome et celui de Pise (résidant à Bologne), ce qui divise encore plus les souverains européens.

Alexandre V meurt dix mois plus tard et les Cardinaux de Pise élisent le Cardinal Baldassarre **COSSE** sous le nom de Jean XXIII.

Grégoire XII se réfugie à Naples et Jean XXIII s'installe à Rome d'où il est chassé par Ladislav **D'ANJOU-NAPLES**, Roi de Naples et Roi de Croatie-Hongrie (Sabor de 1396), protecteur de Grégoire XII. Jean XXIII se place alors sous la protection de Sigismond **DE LUXEMBOURG**, Empereur du Saint-Empire, Roi de Hongrie et de Croatie, et rival de Ladislav **D'ANJOU-NAPLES**.

En 1413, un Concile est convoqué à Constance par le Pape Jean XXIII et par l'Empereur Sigismond **DE LUXEMBOURG**, ce dernier renouant ainsi avec la tradition impériale romano-byzantine. Le Pape Grégoire XII lance lui aussi une convocation à ce même Concile et s'y fait officiellement représenter. Le Concile de Constance, qui réunit plus de 500 prélats et représentants des souverains chrétiens, siège jusqu'en 1418 et a pour objet la fin du schisme, la réforme de l'Église et la lutte contre les hérésies, dont celle de Jean **HUSS**. Philibert **DE NAILLAC** est présent, et la garde du Concile est confiée aux Chevaliers de Rhodes.

Dans leurs premiers travaux, les Pères Conciliaires proclament la primauté du Concile aux décisions duquel nul, fut-il Pape, ne saurait se soustraire. Jean XXIII, en complet désaccord, quitte le Concile en mars 1415 et est déposé deux mois plus tard. Benoît XIII est lui aussi déposé, décision qui autorise Sigismond **DE LUXEMBOURG** à envoyer des troupes à sa poursuite. Grégoire XII renonce au pontificat et, nommé Evêque de Frascoli et Légat pontifical, se retire à Ancône où il meurt deux ans plus tard. Le trône pontifical est vacant et l'Église réunifiée est gouvernée par le Concile. Ce n'est qu'après la mort de Grégoire XII en 1417 que, dans le cadre du Concile de Constance, un conclave constitué par tous les Cardinaux et 30 Evêques délégués, élit le Cardinal Oddone **COLONNA** qui prend le nom de Martin V. Le Grand Schisme d'Occident a pris fin.

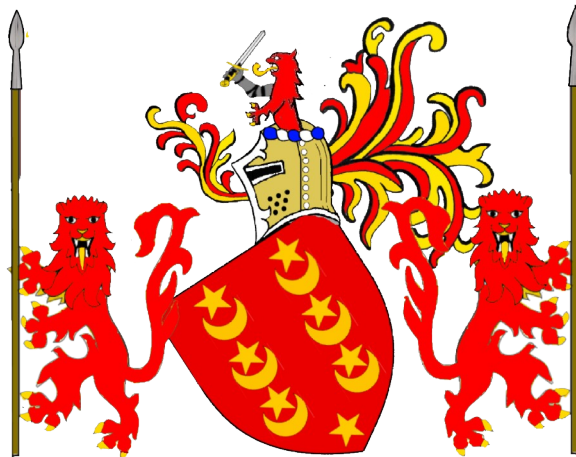
Pourtant, l'obédience d'Avignon, fidèle à Benoît XIII, subsiste dans plusieurs diocèses espagnols d'Aragon, de Navarre et du Portugal, en Provence et dans le sud-ouest de la France. Ce schisme, parfois appelé "Eglise d'Aragon", disparaît en quelques décennies.

LE RETOUR DU CROISE

Tous les Croisés ne sont pas morts à Nikopol. Outre le petit groupe composé de Sigismond **DE LUXEMBOURG**, Philibert **DE NAILLAC** et quelques Chevaliers qui s'échappent par le Danube, plusieurs détachements réduits font une retraite précipitée, poursuivis par la cavalerie turque. Les fantassins, beaucoup plus limités dans leurs mouvements, n'ont pas pu fuir bien loin, rapidement rejoints par la manœuvre de poursuite menée par les Ottomans. Manoeuvre que les tacticiens modernes appellent "l'exploitation de la bataille" et qui permet d'empêcher tout regroupement de l'armée en déroute.

Cependant, quelques combattants isolés ont réussi à se dissimuler puis à se déplacer hors des mouvements des forces ottomanes. Solitaires, le plus souvent sans monture, ils réussissent à s'exfiltrer, puis se mettent en marche pour rentrer au pays. Il est certain que nombre d'entre eux ne survivent pas, minés par les blessures et la maladie, usés par une route sans fin, avec pour compagnons de misère la faim et l'insécurité.

D'autres, bien peu nombreux, ont plus de chance. C'est le cas de Pierre **DE RAVENEL**, Chevalier, qui participe à la chevauchée dans la suite de Jean de Nevers. Ce Briard n'a pas combattu à Nikopol car, en sortant de Vidin, il quitte le gros de l'armée des Croisés avec le détachement hongrois du Comte János **TAMÁSY** envoyé au sud pour reconnaître les confins bulgare-serbes, sans doute jusqu'à la forteresse bulgare de Belogradčik. Après le désastre de Nikopol, Pierre **DE RAVENEL** suit la retraite des Hongrois, puis réapparaît ensuite dans ses domaines. Peu après, il épouse Jeanne **POINCLAIN**, dont un fils, Jean **DE RAVENEL**. En décembre 1440, âgé de 72 ans, Pierre **DE RAVENEL** rend aveu au Comte de Nevers et Rethel pour ses Seigneuries de Boys, Saint-Rémi et Saint-Martin-Napez.



Armes de Pierre de Ravenel, Chevalier

Parmi ceux qui échappent à la captivité, quelques uns réussissent à rentrer dans leur province, après un voyage difficile qui dure souvent des années. D'autres, capturés pendant leur exode, connaissent l'esclavage. Rares sont ceux qui réussissent à s'enfuir et à regagner l'Europe occidentale.

Le chevalier flamand Clais (Nicolas) Utenhove connaît un sort semblable : esclave des turcs pendant 9 ans il finit par être libéré. Cependant quand il arrive à Gand, sa femme qui le croyait mort avait fini par accepter de se remarier. Désespérée, elle se laisse mourir de chagrin. L'aventure est racontée dans un récit du recueil : Les cent nouvelles nouvelles peu-être écrit par Philippe le Bon lui-même.

L'histoire du jeune Schiltberger, âgé de 16 ans quand il est blessé et fait prisonnier à Nikopol est encore plus étonnante. Mis de côté par le sultan avec les 300 jeunes captifs de moins de 20 ans, il passera 32 ans en captivité et rédige une description de ses voyages. D'abord conduit d'Andrinople à Gallipoli puis à Brousse,

il devient coureur à cheval pour le Sultan. En 1398 il tente sans succès de s'échapper avec une soixantaine de ses camarades ; Ensuite il accompagne l'armée de Bajazet en Asie Mineure. De là il est envoyé au Caire avec 20 000 hommes pour aider le Sultan d'Egypte menacé par Tamerlan. En 1402 Il rejoint ensuite Bajazet pour la bataille d'Ankara où Tamerlan est vainqueur et se retrouve ...incorporé dans l'armée tartare. De là Il part en Arménie puis vers la mer Caspienne jusqu'à Samarkand. En 1405 à la mort de Tamerlan, il est envoyé à Tabriz avec 20 000 hommes, puis donné avec 600 hommes à un prince de la Horde d'Or. Le voilà en Géorgie puis chez les Ouïgours. Après la mort de son maître un autre Prince l'emmène en Crimée puis chez les Tcherkesses. Se voyant près de Mer Noire il s'enfuit avec 4 compagnons chrétiens et embarque à Caffa sur un navire venu d'occident qui les mène à Constantinople, d'où ils regagnent leurs pays , la Bavière pour Schiltberger, en 1427.

Quelques Chevaliers normands, bien peu nombreux, réapparaissent dans le Cotentin où, souvent, leurs proches les croyaient morts. Si peu nombreux ...



L'un de ces rescapés est Gilles **GUI**TON, Chevalier de Rhodes, mais nous n'avons pas d'information sur son odyssée. Les rares indications, qu'il donne lui-même confirment son appartenance au contingent de Chevaliers de l'Hôpital mené par le Grand-Maître Philibert **DE NAILLAC**, et mentionnent qu'il est blessé durant cette Croisade. Il n'est même pas sûr que ce Chevalier participe à la bataille de Nikopol, car il a pu être blessé dans les affrontements qui on eu lieu avant la confrontation avec l'armée du Sultan Bayezid. Nous ne savons pas non plus quand, précisément, il réapparaît à Carnet, dans sa famille, et donc combien de temps a duré son périple entre le 25 septembre 1396, date de la bataille de Nikopol, et le 13 avril 1403, date de la reconnaissance de son fils naturel.

**Le retour du Croisé,
sculpture du Prieuré de Belval
conservée au Musée de Nancy
Dessin C.Florimont**

L'odyssée de Gilles Guiton et Marie Iskra :

A son retour, Gilles **GUI**TON est accompagné par une jeune femme du nom de Marie Iskra Ce double nom nous permet d'identifier l'origine de la compagne de Gilles **GUI**TON. En effet, Iskra, *Искра*, signifie "étincelle" dans la plupart des langues slaves (ce fut le nom d'un journal clandestin fondé par Lénine) et est un très ancien prénom féminin en Bulgarie où la tradition voulait que le nom chrétien donné au baptême soit suivi du nom "païen" donné à la naissance. Or, le seul pays de culture slave traversé par les Croisés de Sigismond **DE LUXEMBOURG** est, justement, la Bulgarie.

Que Marie Iskra se dise "damoiselle du pays et royaume de Hongrie" n'est en soit guère étonnant : la Hongrie est connue et respectée des occidentaux alors que la Bulgarie, siège d'une Eglise patriarcale orthodoxe, et située au-delà des frontières du Saint-Empire l'est beaucoup moins. De plus, le dernier état bulgare qui, jusqu'au désastre de Nikopol, échappe à la domination turque est le Tsariat de Vidin, vassal du Royaume de Hongrie.

On ne sait rien des origines de Marie Iskra, mais sa qualité de *demoiselle*, qui désigne en France une femme de la noblesse, n'est peut-être pas usurpée. En effet, Marie Iskra est une femme intelligente et qui a reçu une certaine éducation. Bien que totalement étrangère à la société de l'Europe occidentale, elle sait préserver les droits de son fils et les siens propres, et sait précisément quelles démarches entreprendre auprès de l'administration royale, avec quels arguments appuyés sur quels documents, ce qui est loin d'être banal. A-t-elle été guidée ou aidée par la famille de son amant après la mort de ce dernier ? On ne saurait le dire.

Nous n'avons aucun élément susceptible de nous éclairer sur les circonstances de la rencontre du Frère Gilles **GUI**TON et de Marie Iskra. Cette rencontre a-t-elle lieu avant la bataille ou après ? Avant la blessure du Chevalier ou après ?

Les deux fugitifs rejoignent la Normandie, alors que Gilles **GUI**TON, religieux profès, a l'obligation de regagner le Couvent de Rhodes ou, *a-minima*, une Commanderie de son Ordre. La liaison de Marie Iskra et Gilles **GUI**TON est de toute évidence, la cause de l'abandon par Gilles **GUI**TON des règles de son Ordre. Leur enfant, Jean **DE CARNET**, porte le nom de la Seigneurie tenue par Jean **GUI**TON et dont relève les fief et manoir de Gilles **GUI**TON. Mais on ignore si Jean **DE CARNET** est né avant ou après le retour à Carnet.

Le 13 avril 1403, peu avant sa mort, Gilles **GUI**TON fait à son fils, en avancement d'hoirie, don de son fief de La Pomentièrre. La manière dont l'acte est rédigé en fait une reconnaissance de paternité qui doit éviter à Jean **DE CARNET** d'être déshérité par son cousin germain Jean **GUI**TON dont la Seigneurie de Carnet comprend le fief de La Pomentièrre. Cet acte a été détruit dans l'incendie de Saint-Lô en juin 1944, mais plusieurs copies en avaient été faites, notamment par **DE GUI**TON et l'Abbé **DESROCHES**, avec quelques variantes orthographiques mais sans la totalité du protocole initial :

*« Nous frère Gillles de Guiton Chevalier de Rhodes [...] Comme ès pays er royaume de Hongrie combattant sous la charge de Monseig[neu]r Phulb[er]t de Naillac nostre grand maistre fusmes navrés et bourdés et par suite nous en la personne de Marie Yscra ayant par la voulonté et patience de Dieu engendré naturelement ung fils nommé Johan de Carnet auquel nous meus de bonne affection et vraye amour natutelle et paternelle voulant garder en cette partie l'honneur de nous et de nostre lignage et que après nostre mort et trespas ledit Johan de Carnet ne soit desherité mais tiegne toute sa vie tel estat comme à lui doibt appartenir, pour descharger nostre conscience et accomplir les voyes de juste et loyale satisfaccion avons donné et octroyé dès maintenant à nostre dit fils en pur et loyal don irrévocable tout nostre fieu et hébergement de la Pomentièrre séant en ladite seigneurie de Carnet ainsi que se comporte pour en jouïr et faire sa voulonté en quelque lieu, estat, habit, prospérité ou condition que il soit en telle manière que lui venu en age il en puisse entrer en l'hommage du Seig[neu]r de Carnet nostre chier nepveu.
Fait au mois d'avril trez[ièm]e jour après Pasque l'an de grace mil CCCC et trois. »*

A peine plus de six semaines plus tard, Gilles **GUI**TON décède à Carnet au début du mois de juin 1403. Il est inhumé auprès des siens, sous le clocher, dans l'église paroissiale Notre-Dame de Carnet dont son neveu Jean **GUI**TON est seigneur-patron, et sa sépulture scellée par une lame tumulaire en cuivre portant l'épithaphe périphérique :

*« Anno Domini MCCCCIII die scilicet I junii obiit nobilis /
frater Egidius guiton Hospitalis /
sacrae domus sancti Joannis Baptist[a]e Hyerosolimita[n]i /
cujus Anima Resquiescat in Pace Amen »*

(l'an du Seigneur 1403 le 1^{er} juin est mort le noble Frère Gilles **GUI**TON de l'Hôpital de la sainte Maison Saint Jean-Baptiste de Jérusalem, que son âme repose en paix, ainsi soit-il)

Cette lame nous est connue par une copie d'un dessin du 18^{ème} siècle publiée par l'abbé **Desroches**. Le chevalier Gilles Guiton y est représenté grandeur nature, couché sur le dos, la tête nue reposant sur un coussin, une croix sur la poitrine, les mains jointes et tenant un chapelet, et les pieds prenant appui l'un sur un lion et l'autre sur une licorne. Le gisant est nu-tête et vêtu d'une tunique s'arrêtant aux genoux et de chausses. Le décor guilloché des vêtements représente probablement une cotte de mailles. Au haut de la lame, du côté droit près de la tête, un écu aux trois angons (compris comme étant des fleurs de lys) des **GUI**TON est accompagné de leur devise *Diex Aye*. Du côté gauche se trouve une épée portant la même devise.

Pendant la Révolution, la lame tumulaire de Gilles **GUI**TON a été proposée pour le Museum parisien, mais le District d'Avranches s'y est opposé et ce monument a été envoyé à la fonte.



Fig. 9. Dalle sépulcrale de Gilles Guiton, d'après un dessin de la Collection Gaignières } (B. N. Paris) (Desroches. Histoire du Mont Saint-Michel. Atlas, pl. 5)

La lame tumulaire de Gilles GUITON naguère dans l'église de Carnet, d'après un dessin de la Collection Gaignières, Paris Bnf, publié par l'abbé Desroches dans son Histoire du Mont-Saint-Michel, atlas pl.5

Marie Iskra ne semble pas avoir eu de mauvaises relations avec la famille **GUITON**, car aucune contestation du don de La Pomentière n'a laissé la moindre trace. Mais les menaces que la confiscation des fiefs de Jean **GUITON** fait peser sur l'héritage du père de son fils font sortir Marie Iskra de sa réserve.

Comme le fait également la même année Guillemette **AUX EPAULES**, mère de Jean **GUITON**, elle s'adresse à l'administration royale anglaise pour préserver son dû. Les documents originaux ont disparu, mais la notice d'enregistrement du privilège octroyé par le Roi d'Angleterre Henry V a été copié en 1810 par Charles **VAUTIER**, alors prisonnier en Angleterre, sur une copie de 1591 aujourd'hui disparue.

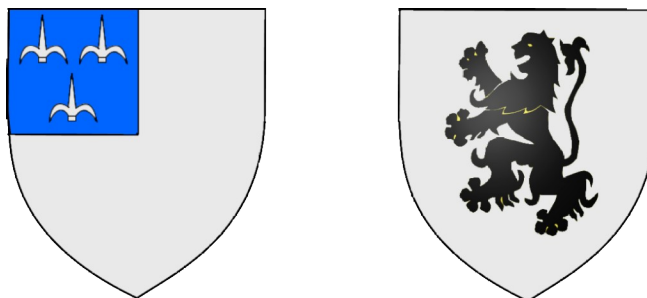
La copie de ce *Registre des dons, confiscations, maintenues et autres actes faits par Henri V dans le Duché de Normandie* (1418-1420) a été publiée par **VAUTIER** à Paris en 1828. La notice (p.113) est ainsi rédigée :

« *Iskra, Guiton, Carnet : le 27 dudit [novembre 1419] expédition du don fait à Marie Frère se disant damoiselle du pays et royaume de Hongrie, de son douaire sur les héritages de défunt frère Gilles de Guiton, Chevalier de Rhodes, idem de la Garde de Jean dit Bastard de Carnet leur fils sous-âgé nato illicito cohitu, et mandé aux bailly de constantin et vicomte d'Avranches laisser jouir. »*

Comme bien souvent dans ce genre de registre, le greffier a été un peu trop rapide et succinct dans sa rédaction. Ainsi, il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un seul acte d'expédition, la mention *item* pouvant aussi bien indiquer que le droit de garde sur Jean de **CARNET** soit inclus dans l'acte de don du douaire, ou fasse l'objet d'un second acte. Outre cette ambiguïté, le rédacteur de la notice commet une erreur sur l'identité de Marie Iskra dont le nom slave est correctement donné en tête de la rubrique mais est appelé Marie Frère dans l'exposé, par confusion avec le titre de "frère" de Gilles **GUIPON** comme religieux profès d'un Ordre régulier. La mention latine *nato illicito cohitu* (né d'un coït illicite) dans une notice en français est sans doute l'expression de la réprobation du greffier : la bâtardise n'est pas, avant l'avènement de la société bourgeoise du 19^{ème} siècle, une déchéance sociale mais le fait qu'il s'agisse de l'enfant d'un religieux est cause de scandale.

L'acte de Henry V traite Gilles **GUIPON**, Marie Iskra et Jean **DE CARNET** comme s'il s'agissait d'une famille quasi-légale sans pour autant masquer la bâtardise de Jean **DE CARNET**. Cette attitude est sans nul doute due à la reconnaissance que Gilles **GUIPON** proclame dans sa donation de La Pomentière à son fils. Cependant, le fait que la donation royale concerne le douaire de Marie Iskra laisse supposer qu'un autre acte a été produit, devant la chancellerie du Roi d'Angleterre. Ce document devrait être une donation de Gilles **GUIPON** en faveur de Marie Iskra : à défaut, elle n'aurait aucun titre lui permettant d'évoquer un douaire.

Les registres de *King Arthur*, Roi d'Armes d'Angleterre, conservés dans une copie du 18^{ème} siècle, donnent pour **CARNET** des armes conformes aux anciens usages de bâtardise de ce royaume : une table d'attente (c'est-à-dire un blason vide) d'argent porte un franc-canton de **GUIPON**. Ces armes sont caractéristiques de l'héraldique anglo-saxonne (en France, la marque de bâtardise est le plus souvent une barre ou un bâton en barre) mais on trouve aussi des tables d'attente au franc-canton aux armes paternelles qui peuvent porter la barre de bâtardise. En 1452, le Roi Charles VII confirme la restitution des biens de Jean **GUIPON** et octroie à Jean **DE CARNET** et à sa postérité de nouvelles armes au lion morné. La barre de bâtardise y est absente, mais le mornage du lion est une diminution d'armes qui pourrait indiquer la bâtardise.



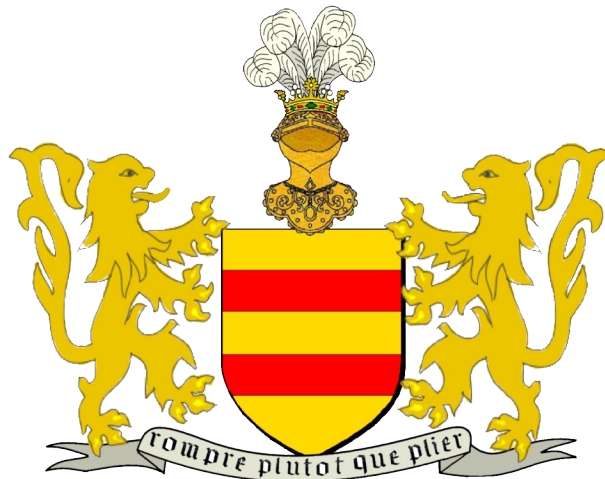
Armes de bâtardise de Jean de Carnet
octroyées par le roi d'Angleterre (à gauche) ,octroyées par le roi de France (à droite)

On ignore ce que devient la femme avisée qu'est Marie Iscra.

Quant à Jean **DE CARNET**, devenu adulte, il fait fructifier son patrimoine. En effet, ayant dépassé l'âge de soixante ans, outre le manoir et le domaine de La Pomentière reçus de son père Gilles **GUITON, DE CARNET** est propriétaire de biens fonciers sis à Saint-James.

Un acte en date du 13 mai 1462, relatif à la donation en avancement d'hoirie faite par André **BÉLIARD** par devant Guillaume **ROSE**, Tabellion Royal, au bénéfice de son fils Philippe **BÉLIARD**, précise qu'il s'agit d'une maison assise en la ville de Saint-Jame de Beuvron entre le bien de Guillaume **DE SOUVIGNEY** et la rue tendant de l'église de Saint-Jame et la Rue Pendue, et butte d'un bout à la possession de Jehan **GUITON** bastard, les témoins étant messire Robert **BERNARD**, prêtre, et Guillaume **SOUVIGNEY**. Cet acte est, selon l'usage, publié le dimanche 18 septembre 1362 à la fin de la messe dite en l'église Saint-Martin.

A la même époque, la famille de Jean **DE CARNET** possède le Manoir de Marigny à Sacey, non loin de Pontorson, qu'elle habite tout au long du 16ème siècle avant de se fixer en Bretagne ? Une des branches de la famille **CARNET ou CARNÉ** (dont le cinéaste Marcel **CARNÉ**) porte de nouvelles armes et est élevée au rang de Marquis. Jean **DE CARNET** a, encore de nos jours, des descendants dans la région de Rennes.



Armes du Marquis de Carnet

« PLEUREZ, PLEUREZ, FLEUR DE CHEVALERIE »

Les paroles émouvantes de la "déploration" d'Eustache **DESCHAMPS** sur la mort de Bertrand **DU GUESCLIN** pourraient servir d'épitaphe pour la disparition de la Chevalerie et de son idéal. Une longue épopée de notre histoire a trouvé son tombeau dans les charniers sans monuments de Nikopol.

Cette fin d'une société est pourtant observée et dénoncée par plusieurs penseurs de cette époque. Parmi ceux-ci, Philippe **DE MÉZIÈRES** tient une place particulière. En effet, il ne se contente pas de dénoncer les errements mais, et il se démarque en cela des simples moralistes, il tente de proposer une réponse factuelle au déclin de la Chevalerie chrétienne.

Philippe DE MÉZIÈRES (1327-1405) est Chancelier du Royaume de Chypre pour Pierre 1^{er} DE LUSIGNAN, Roi de Chypre et de Jérusalem. A ce titre, il mène plusieurs missions diplomatiques auprès du Saint-Siège et des souverains européens. Après être entré assez brièvement au service du Roi de France Charles VI, il se retire dans le couvent des Célestins de Paris et y passe le reste de sa vie. Écrivain prolifique, Philippe DE MÉZIÈRES est l'auteur de plusieurs essais et adresse aux Princes des Épîtres, toutes œuvres qui marquent fortement les intellectuels de son temps. Ces écrits, longtemps négligés par les historiens des mentalités et des faits sociaux, font l'objet de plusieurs études récentes qui permettent d'appréhender leur impact dans la genèse du *Quattrocento*.

Dans le *Songe du vieil Pèlerin*, Philippe DE MÉZIÈRES dénonce la dérive de l'esprit de Croisade, conséquence de la dégradation des valeurs de la société médiévale. La Croisade n'a plus pour but la libération du tombeau du Christ, et se réduit désormais à d'infructueuses tentatives de défense de pays chrétiens qui succombent les uns après les autres face à l'Islam triomphant.

Le monde chrétien a basculé, passant de l'espérance de la Parousie du Christ à la désespérance du doute et du découragement. Pour Philippe DE MÉZIÈRES, cet équilibre rompu peut retrouver sa stabilité grâce à une nouvelle Chevalerie renonçant à l'orgueil et à l'égoïsme. Ce nouvel Ordre de Chevalerie s'intitulera "*Nova religio Passionis Christi*" ou en Français "*Nouvell Milice de la Passion du Christ*". Ce terme de "milice" est synonyme de "Chevalerie" et plus précisément "Ordre de Chevalerie", et vient de "*miles*", *soldat* en latin de l'Antiquité et *Chevalier* en latin du Moyen Âge. Philippe DE MÉZIÈRES en rédige la Règle, en latin, et ne cesse de la corriger et de la compléter. Pour éviter la concurrence entre les Ordres Militaires, seule la nouvelle Milice doit exister et les autres Ordres sont supprimés. La Milice de la Passion doit être indépendante des Princes séculiers et donc non concernée par leurs intérêts égoïstes. Le chef suprême de la Milice est le Pape, garant de l'indépendance, de l'intégrité morale et de la discipline des Chevaliers ... après qu'un nouveau Pape, plus vertueux, ait mis fin au Grand Schisme. La dernière version de la Règle du nouvel Ordre de Chevalerie est rédigée en français au printemps 1396, alors que les Croisés commencent à se diriger vers Bude. Dans son *Épître lamentable et consolatoire* adressée à Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, sur la "mortelle déconfiture" de Nikopol, Philippe DE MÉZIÈRES reprend les principes qui lui sont chers, mais sa démarche reste sans effet devant l'aveuglement volontaire du Prince.

Le projet de Philippe DE MÉZIÈRES tourne court, mais il est le reflet du besoin de réformer les Ordres Militaires religieux, ainsi que la Chevalerie laïque, pour redonner une âme à la noblesse d'épée.

Un siècle plus tard, à une génération de distance, deux gentilshommes espagnols exerçant le métier des armes sont blessés au cours d'un combat. Durant leur convalescence, ils se livrent à une réflexion sur le sens de leur vie et de leurs engagements. Conscients de la perte d'idéal de la Chevalerie, tous deux se détournent de la vie militaire.

Le premier, animant une petite communauté d'étudiants dont il est le doyen, veut servir le Christ en marchant dans Ses pas, et il devient prêtre ainsi que tous ses Compagnons. Ainsi se forme la Compagnie de Jésus, composée d'universitaires de haut niveau et que son animateur, Ignace de Loyola, met au service du Pape. Cette milice, extrêmement disciplinée, doit enseigner les Chrétiens et convertir les Infidèles en combattant par l'esprit et non plus par l'épée. Depuis cette époque, les travaux, toujours de haut niveau des Jésuites ont profondément marqué leur époque. Mais ils ont parfois dérangé certains puissants. Fidèles à leur Règle, les Jésuites ont obéi, quitte à abandonner le fruit de leur talentueux engagement, comme la pénétration et la christianisation des élites chinoises, le modèle économique et social des Réductions du Paraguay, ou plus près de nous, la paléontologie de l'Homme préhistorique du Père **THEILARD DE CHARDIN**.

L'autre, officier espagnol, blessé à la bataille de Lépante et captif des Turcs se livre à une virulente charge de l'idéal chevaleresque. Son héros dérisoire, un hidalgo hautain enfermé dans sa "morne folie" se double d'un écuyer roublard et plein de bon sens mais néanmoins soumis à son maître. Cette dénonciation picaresque de l'absurdité anachronique de la Chevalerie a tout de suite un énorme retentissement. L'ouvrage de Miguel de Cervantes est, encore aujourd'hui, connu dans le monde entier, même si l'on a oublié le cheminement intellectuel qui a mené son auteur à rédiger les deux parties de son faux Roman de Geste.



Don Quichotte et Sancho Pança - image blog Rol Benzaken

Pourtant, le rêve de Chevalerie se porte bien, et permet à des individus sans vergogne de créer des Ordres de fantaisie qui se prétendent plus vrais que les vrais, et de faire de fructueuses affaires.

Quant aux peuples d'Europe Orientale et Sud-orientale, ils devront subir le joug des hégémonies impériales. D'abord l'Empire Ottoman qui pénètre profondément en Europe Centrale jusqu'à l'aube du 19ème siècle. Puis l'Empire Russe qui émerge de la domination mongole au 15ème siècle et poursuit une longue conquête, à l'est comme à l'ouest, jusqu'au milieu du 20ème siècle. Ces conquêtes sont émaillées de massacres et de destructions, et l'on peut souligner la volonté de détruire les peuples considérés comme dangereux ou rétifs, et les génocides qui sont plus nombreux qu'on ne le pense.

Une autre technique consiste à supprimer les classes dirigeantes pour priver un peuple de son identité politique, intellectuelle et religieuse, ce qui est souvent la première étape d'une turcisation ou russification. Le sort de la Bulgarie entre Nikopol et les années 1420 en est une triste démonstration.

Plus près de nous, les nettoyages ethniques et les déportations massives opérées par Staline sont de la même veine, et la Crimée continue de les subir. Par des massacres ciblés, comme celui de Katyn, on a voulu décapiter la société polonaise pour mieux l'asservir.

Nous sommes actuellement les témoins de la résurgence de ce long processus de domination, ou plutôt de sa continuité logique. Et, comme si souvent dans le passé, la guerre de conquête menée en Ukraine est justifiée par une falsification systématique de l'histoire. Par exemple, la ville de Kherson (Херсон) est aujourd'hui présentée comme ayant été fondée en 1770 par la Tsarine Catherine II de Russie, et donc russe depuis ses origines ... en "oubliant" de rappeler l'antique Cherson, cité grecque fondée par les Doriens au 6ème siècle av. J-C, capitale de la province – comprenant la Crimée - romaine puis thème byzantin de Chersonèse Pontique (Χερσονησια Ποντικη), comptoir génois aux 13ème et 14ème siècles puis capitale du Khanat tartare de Crimée, et depuis toujours plaque tournante du commerce entre la Mer Noire et l'Europe Orientale ! Cette falsification grossière et parfois en complète contradiction avec elle-même est érigée en dogme par un pouvoir pervers qui élimine brutalement tout ce qui risque de ne pas se soumettre.

Ces peuples d'Europe balkanique et orientale, à l'histoire tourmentée mais très riche, sont la plupart du temps ignorés et méprisés par les occidentaux qui depuis des siècles continuent de payer au prix fort les conséquences de leur ignorance et de leur aveuglement ...

Mais ceci est une autre histoire

Orientation bibliographique :

Dora BELL, *Etude sur "Le Songe du Vieil Pelerin" de Philippe de Mézières d'après le manuscrit français B.N. 22542, document historique et moral du règne de Charles VI*, Droz, Genève, 1955, 208 p.

Louis-François BELLAGUET (éd.), *Chronique du Religieux de Saint-Denis comprenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422 publiée en latin pour la première fois et traduite par M. Louis-François Bellaguet [...]*, Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France, Paris, 1839-1852, 6 vol. [d'après BNF Paris, mss lat. 5958, 5959, 5960 & 17659. Rééd. Corrigée de la traduction : *Chronique du règne de Charles VI par le Religieux de Saint-Denis*, Encyclopédie Médiévale, éd. Paleo, 2008, 9 vol.]

Joël BLANCHART, *Les hiérarchies de l'honneur – Avatars d'une grille conceptuelle à la fin du Moyen Âge : Mézières et le Pseudo-Denis*, *Revue Historique* 648 [Paris, PUF, 2008], pp.789-817.

Louis BRÉHIER, *Le Monde Byzantin*, Albin Michel, Paris 1947-1951, 3 vol. (t.1 : *Vie et mort de Byzance*, 1947, 602 p. - t.2 *Les Institutions de l'Empire Byzantin*, 1949, 631 p. – t.3 : *La Civilisation Byzantine*, 1951).

Philippe CONTAMINE, *Guerre, Etat et Société à la fin du Moyen Âge – Etude sur les armées des Rois de France 1337-1494*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1972, 2 vol., 450 & 757 p. [rééd. 2003-2004]

Philippe CONTAMINE, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, PUF [Nouvelle Clio 24], 1980, 517 p.

Joseph DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient*, Paris, 19, 2 vol.

Joseph DELAVILLE LE ROULX, *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac*, E. Leroux, Paris, 1913.

Robert FAVREAU, L'enquête pontificale de 1373 sur les Hospitaliers dans le Grand Prieuré d'Aquitaine, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* 163/2, 2006, pp. 447-538

John V.A. FINE, *The late medieval Balkans – A critical Survey from the late twelfth Century to the ottoman Conquest*, The University of Michigan Press, 1992.

Sylvain GOUGENHEIM, *Les Chevaliers Teutoniques*, Paris, 2007, 781 p.

Matthieu DE GAUSSANCOURT, *Martyrologe des Chevaliers de Saint Jean de Hiérusalem*, Paris, 1643, 2 vol.

René GROUSSET, *L'Empire du Levant – Histoire de la Question d'Orient*, Payot, Paris, 1949 [rééd. 1979], 649 p.

Zolt HUNYADI, Jozsef LASZLOWSZKY, *The Crusades and the Military Orders : Expanding the Frontiers of Medieval Latin Christianity*, Budapest, 2001

Anne-Marie LEGRAS, *L'Enquête pontificale de 1373 sur l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem – T. I – L'Enquête dans le Prieuré de France* (Jean GLÉNISSON dir.), CNRS, Paris, 1987.

Kervyn DE LETTENHOVE, *Œuvres de Froissart – Chroniques*, 1867-1877, 19 vol. (essentiellement vol.15).

Iaroslav LEDYNSKY, *La Horde d'Or – Conquête mongole et 'joug tatar' en Europe 1236-1502*, Errance, Paris, 2012, 230 p.

Alexandre MAZAS, *Vie des grands Capitaines français du Moyen Âge*, t.III, Paris, 1845, p.286 [liste des Chevaliers de l'Hôpital présents à Nikopol, essentiellement d'après l'Abbé VERTOT].

Philippe DE MÉZIÈRES (Abdel Hamid HAMDY éd.), La Substance de la Chevalerie de la Passion de Jhesu Crist en francois, *Bulletin of the Faculty of Arts – Alexandria University* 18, 1964, pp.43-104.

Willian MILLER, *Η Ιστορία της Φραγκοκρατία στην Ελλάδα (1204-1566)*, Librairie Kauffmann, Athènes, plusieurs fois réédité, parfois sous le titre *Η Φραγκοκρατία εν Ελλάδα (1204-1566)*.

Ramon MUNTANER, *Les Almogavres – L'expédition des Catalans en Orient* (Jean-Marie BARBERÀ trad.), Anacharsis, Toulouse, 2002, 173 p.

Martin NAJETLY & Jaroslav SVÁTEK (Dir.), *Noblesse et Croisade à la fin du Moyen Âge : piété, diplomatie, aventure – Actes du Colloque International, Prague, 26-27 octobre 2007*, Toulouse, 2009.

Martin MacGillvray NICOL, *Les derniers siècles de Byzance 1261-1453*, Tallandier, Paris, 2008, 530 p.

Jep PASCOT, *Les Almuqavares : mercenaires catalans au Moyen Âge (1302-1388)*, Elzevir-Sequoia, Bruxelles, 1971, 230 p.

Jacques PAVIOT, *Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge*, *Cahiers de Recherches Médiévales* 13, 2006, pp.69-84.

Liviu PILAT, Ovidia CRISTEA, *The Ottoman Threat and Crusading on the Eastern Border of Christendom during the 15th Century*, Brill, Leiden-Boston, 2017.

Jean-Christian POUTIERS, *Les Chevaliers de Rhodes à la Croisade de Nikopol (1396)*, *Etudes Balkaniques* 17/1, 1981, pp. 89-123.

Jean-Christian POUTIERS, *Rhodes et ses Chevaliers 1306-1523 – Approche historique et archéologique*, Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1989, 330 p.

Jean RICHARD, *Les prisonniers de Nicopolis*, Bibliothèque de Dijon.

Jean-Marc ROGER, *Le Prieuré de Champagne des Chevaliers de Rhodes 1317-1522*, Université de Paris-Sorbonne, Paris, 2003, 2000 p.

Bertrand Schnerb, *le contingent franco-bourguignon à la croisade de Nicopolis*.

Freddy THIRIET, *La Roumanie vénitienne au Moyen Âge – Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien - XII-XV^{èmes} siècles*, De Boccard, Toulouse, 1959, 471 p. [rééd. 1975]

Иван ТЮТЮНДЖИЕВ, Пламен ПАВЛОВ, *Българската Държава и Османската Експанция 1369-1422*, Veliko Tărnovo, 1992 [en bulgare : Ivan TJUTJUNDŽIEV, Plamen PAVLOV "L'état bulgare et l'expansion ottomane 1369-1422"]

Geoffroy DE VILLEHARDOUIN, *Histoire de la conquête de Constantinople par les croisés en 1204*, Bnf m.f.4972.

Un roman de **Christopher-David Buxton** : *Far From The Danube*, raconte l'épopée du Chevalier de Rhodes et de Marie Iskra.

Les dessins des sceaux et blasons sont de Caroline Florimont.